3 1761 03988 0927

POLICHINEL

IMPRIMERIE DE E. MARC-AURÈL,

Rue Richer, 12.

POLICHINEL

EX-ROI DES MARIONNETTES

DEVENU

PHILOSOPHE

PAR

LORENTZ.

PARIS

WILLERMY, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE POISSONNIÈRE, 29.

1848.

DC
268
L6

HISTOIRE

DE LA

PRÉFACE DES ŒUVRES DE POLICHINEL.

IL REFLECHIT A SA PRÉFACE.

IL EST SUR LE POINT DE LA TENIR.

A.

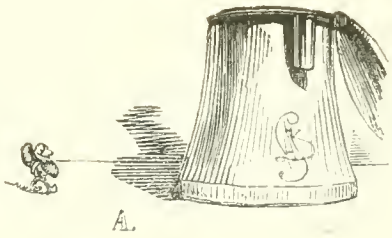
TOUT A COUP SA PLUME LE QUITTE ET GRANDIT.

IL FAUT QU'IL LA PORTE SUR SON EPAULE.

b

IL LA DÉPOSE POUR LUI CHERCHER UN ENCRIER.

IL APERÇOIT L'ENCRIER.


A.

IL PREND UNE ECHELLE POUR GRIMPER A L'ENCRIER.

A

QUAND IL APPRÊTE SON ÉCHELLE, L'ENCRIER GRANDIT !..

A

ALORS, IL VA CHERCHER DU PAPIER SANS FIN.

IL LE DEROULE!

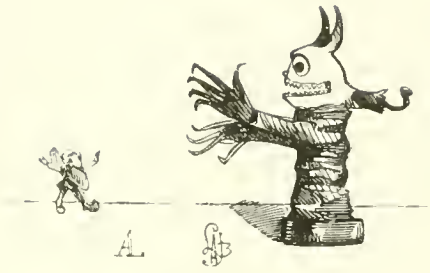
SON PAPIER, SA PLUME, ET SON ENCRIER GRANDISSENT ENCORE.

IL RECONNAIT QUE SA TABLE EST TROP PETITE POUR SON PAPIER.

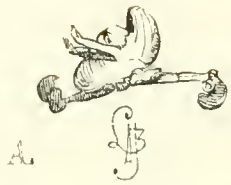
A.

d

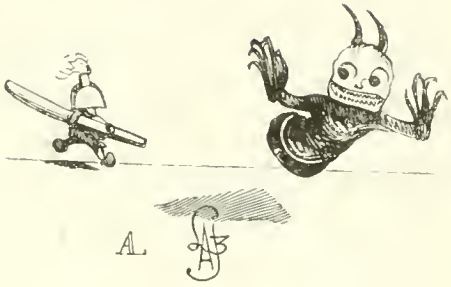
IL DÉCOUVRE QUE LE DIABLE S'EN MÊLE!


A
B

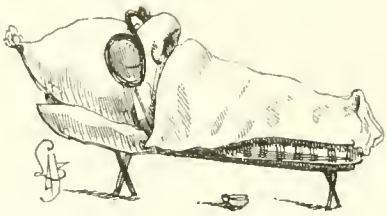
FURIEUX : IL COURT CHERCHER SON BATON.



LE DIABLE, QUI N'EST PAS BÊTE, SE SAUVE !



ALORS, POLICHINEL AYANT PRIS SES LUNETTES, ET APRÈS AVOIR BIEN RÉFLÉCHI, CONCLUT, SAGEMENT, QU'IL VAUT MIEUX DORMIR SANS FAIRE DE PRÉFACE, QUE DE FAIRE DORMIR EN EN FAISANT UNE.



TYPES

PRINCIPAUX, CARACTÉRISTIQUES,

ET

PORTRAITS

DES PERSONNAGES DONT ON VA FAIRE

LA

CONNAISSANCE!

S. M.

POLICHINEL.

—

CH DIETRICH

SON TENDRE AMI

PIERROT.

BAILLAIT

SON FIDÈLE DIPLOMATE

(A REBROUSSE-POILE).

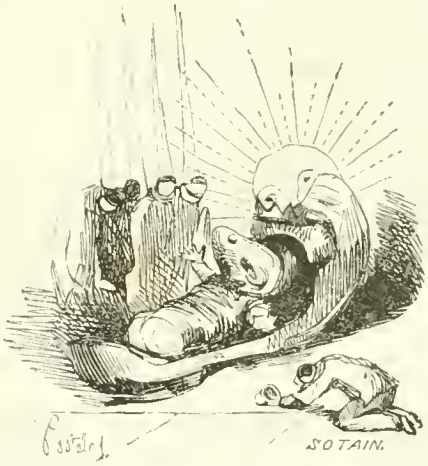
BAULANT

JÉHAN OU GÉANT

JEANNOT.

ARLEQUIN ET FIGARO.

E me rappelle, toujours en riant, qu'à la naissance de



mon nouveau né, le Dauphin, qui est mort,

mes représentants et ceux de ma nation vinrent me féliciter ; et que mon ami Pierrot ne craignit pas de me dire, avec tout l'esprit qui le caractérise, que j'en avais vraiment besoin d'un nouveau nez, mais que cela ne me ferait pas le *dos fin* (dauphin).

Ce Pierrot était un assez drôle de type, qui faisait un peu blanc de son épée comme de sa figure, et qui avait inventé une machine à vapeur pour détruire les punaises : machine que je protégeai

de tous mes pouvoirs ; car, en bon roi que je fus, j'aimais à protéger les machines. Mon bon Pierrot avait organisé une société de Mortopunaise, dont

chaque membre était chargé de donner son sang à ces animaux sanguivores, afin que ces vampires de plate origine, fussent conduits, par les corps qu'ils dévoraient de confiance, jusqu'à la machine à vapeur qui devait exterminer ces hordes d'hémiptères géocorises.

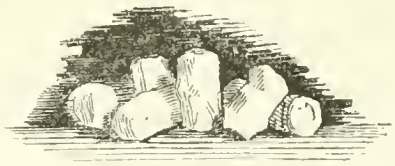
En monarque reconnaissant, c'était trop naturel, j'envoyai à Pierrot la croix de la Légion d'Horreur pour les punaises. C'était une croix si

solidement fondée, que Pierrot fut forcé de se faire faire une boutonnière à contre-fort pour la porter.

Pierrot profita de cet honneur insigne d'insigne pour me parler avec une liberté qui plaisait à mon caractère. Dans une de ses visites de franchise, il me fit observer que mon gouvernement allait de travers ; que j'avais bien du Peuple, de la Noblesse, même un peu de République, mais

que je manquais tout-à-fait de diplomate. Aussitôt je demandai à Pierrot où ça se vendait, et combien ça se vendait ; tant j'étais disposé à faire tout ce qui pouvait assurer le bonheur de mon État. Pierrot fut tellement flatté d'avoir suggéré

une idée qui était approuvée par son monarque, que le sang lui monta au visage, et qu'il devint blanc comme un pain de royalistes espagnols,



qui sont les blancs de cette population. Pierrot, encouragé par ma confiance royale, se hasarda à me dire que, jusqu'alors, les diplomates de première qualité s'étaient recrutés dans les robes et les habits noirs, comme, par exemple, les avocats... les... etc., etc., etc... mais qu'on n'avait pas encore essayé des croque-morts. Il me fit ob-

server judicieusement qu'on avait eu grand tort,

car c'étaient des gaillards dignes d'enterrer tout le monde. J'applaudis à son trait d'esprit, par mon *birrigbuigbisge* d'honneur ; et Pierrot continua... Sire, j'ai trouvé votre affaire ; un vieux brocanteur qui a jeté le troque aux orties, et qui se sent assez boiteux pour que cette qualité éminente lui permette de s'élever à la hauteur des génies de Talleyrand ou même de Byron... deux

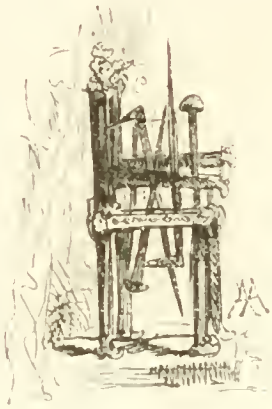
supériorités semblables en boiterie. Je fus frappé de cette qualité saisissante pour un diplomate, dont Pierrot m'avait fait comprendre que la réelle mission était de rendre toutes les affaires boiteuses, et je priai mon ami Pierrot, sur l'air de au clair de la lune (car j'aime beaucoup chan-

ter), de me présenter son protégé... La physionomie de cet homme me frappa tellement, que j'en fis faire un portrait en pied (surtout à cause

de celui qu'il allait prendre chez moi), par un de mes plus habiles et de mes plus honorés peintres. Même, à l'occasion de ce chef-d'œuvre; l'artiste me demanda, pour clôre glorieusement la série de ces récompenses honorifiques, que je le nommasse commandeur de mon ordre du Sabot

d'or. Je n'hésitai pas ; bien plus, je le remerciai... de m'avoir rappelé que je n'avais rien à refuser aux marionnettes honnêtes dont le génie glorifiait mon nom et mes États.

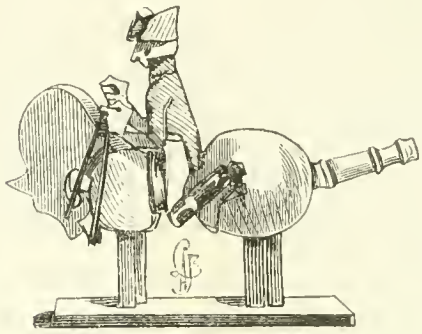
Aussitôt que le diplomate me fut présenté, je m'assis sur mon fauteuil à cinq clous, que j'avais



fait faire exprès pour me procurer l'agrément tout royal de chanter : Ah! que l'on est heureux, quand on a des clous, plantés dans les... *bouigs* ; ah ! que l'on est heureux, quand on a des clous, plantés dans l'arrière main...

Je suis pudibond, c'est vrai ; mais si je me suis servi de cette expression, c'est surtout, je l'avoue, en bon Polichinel que je suis, pour faire briller

mes petites connaissances techniques d'équitation. Aussi, tous mes chevaux étaient dressés par la méthode d'un écuyer ès-lettres, à qui j'ai

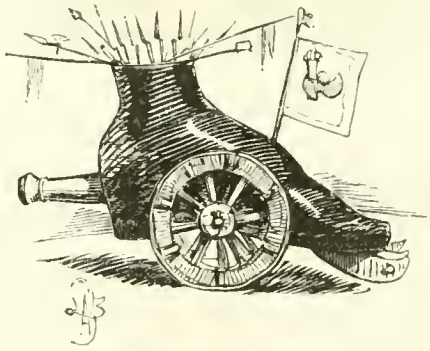


fait donner, pour ses talents, une volée de bâtons de l'ordre de Polichinel, et une autre de sucre de pommes de Rouen... Le tout accompagné d'une aubade triomphale ; car j'aime beaucoup la musique. Aussi je ne manquai jamais l'occasion de me montrer à mon peuple de marionnettes ; et de lui chanter, par ma lucarne royale, ma romance favorite et nationale : Ah! que l'on est heureux, quand on a des *bouigs*, plantés dans les clous : ah! que l'on est heureux, quand on a des clous, plantés dans l'arrière main. Je n'étais pas seule-

ment bon prince qu'avec mon peuple, j'aimais aussi mes courtisans ; j'allai même jusqu'à aimer mon diplomate. Je ne faisais pas de promenades sans qu'il fût de la partie. Malgré toute mon affection, je ne pus jamais avoir assez d'influence sur lui pour le faire monter à cheval. Il préférait la voiture; objectant que l'assiette suffisait, et qu'il n'avait pas de genoux. Pourtant, sans diplomatie, (il est vrai), je puis dire que mon diplomate avait une paire de genoux aussi cagneux que mes bosses sont proéminentes. Mais, pour compenser la privation de mon diplomate, comme écuyer intime, Pierrot nous accompagnait en véritable cavalcadour, sur un cheval blanc sorti des meilleures

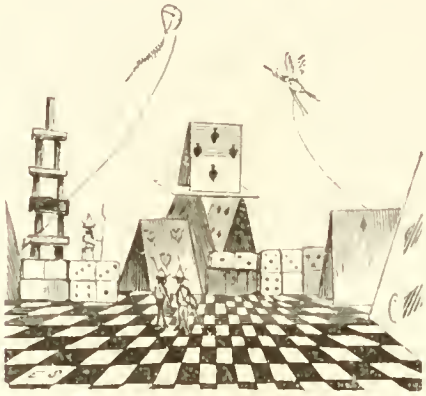
fabriques de joujoux de mon royaume de la Ma-

rionnetterie... A ces époques de ma royauté, je menais la vie assez agréablement... je chantais force chansons gaudrioliques, car je les aime beaucoup... je dînais, je soupais, je jouais, je me couchais, je dormais et je recommençais... Ça allait fort bien... lorsqu'un jour, sans le savoir, ma parole d'honneur! je me trouvai avoir déclaré la guerre à tous mes voisins, à qui j'avais engagé ma parole royale de ne jamais tirer l'épée du fourreau que pour la défense de la paix. Mais mon diplomate avait fait des siennes, et mon Empire fut mis sur le pied de guerre, dans toute son éten-



due, par un coup de baguette... (féerique s'entend)... Au reste, comme j'étais guerrier de mon

naturel; capable, sans amour-propre, de tenir mon petit bout de champ de bataille, comme les César ou les Alexandre, je me fichais bravement de tout cela, d'autant plus que ma capitale était fortifiée. Le jour de la déclaration des hostilités,



(sans que je m'en doutasse non plus), Pierrot reçut de mon diplomate sa démission de préfet; et le même jour aussi, bien par hasard probablemen le diplomate reçut des grands ordres et des grands cordons de toutes les puissances à qui j'avais déclaré la guerre sans le savoir. C'est ainsi, à ce qu'il paraît, que la justice mariionnette distribue ses récompenses.

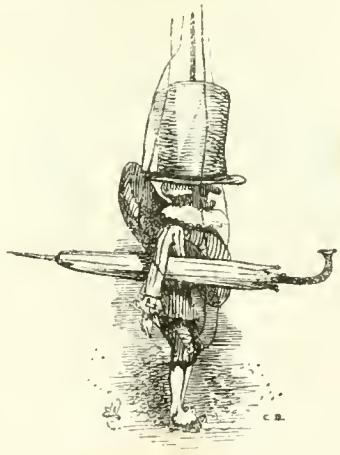
Pierrot en voulut beaucoup à son protégé le diplomate (il y avait peut-être de quoi), et il passa avec fureur dans le parti du Peuple, qui le reçut à bras ouverts, en attendant qu'il lui coupât le

cou, s'il n'était pas supposé assez gentil.

Comme j'étais un roi très belliqueux, puisque

j'ai déjà eu l'honneur de nous le dire, je n'allai pas prendre le commandement de mon armée. Depuis que j'avais acheté un diplomate, je me disais : puisque la dépense est faite, il faut en profiter. J'ai assez fait la guerre, j'ai assez vaincu

dans ma jeunesse. Je ne suis pas vieux, mais je veux jouir comme si j'avais des vieux jours. C'était une sage précaution, car qui pouvait savoir si j'en aurais jamais (de vieux jours). Puisque mon diplomate est payé pour cela, c'est lui qui doit tout faire : chacun son état!... Mais je me demandai à quoi je m'occuperais pendant que mes marionnettes se flanqueraient des coups. Je résolus de me déguiser dans le costume d'incognito. J'allai chez un des meilleurs costumiers de mon État, et je sortis secrètement sous le costume civique d'un simple bourgeois de ma bonne et grande cité de Marionnetteville.



Une fois dans ce costume, j'ouvris mon cœur,

mon esprit et mon pare-à-eau à une averse de grandes et bonnes idées ; car j'étais un grand et débonnaire monarque. Aussi je fus surnommé le

bien-aimé. Et j'ose dire, sans vanité, que j'ai mérité ce titre bien plus qu'un certain roi de ma race historique qui est mort gâté comme un goujat!... Mais ceci n'est qu'un détail ; je glisse sur cette occasion de faire déborder ma philosophie, et j'aborde la situation ou la narration des aventures de mon incognito.

Comme j'étais dans ma rue de la guerre, que j'avais ainsi nommée, afin de faire comprendre à mon peuple et aux étrangers, que je ne passerais pas sous le joug d'une paix payée par les douleurs d'une concession perpétuellement honteuse : j'aperçus une dame, jeune, jolie et fort bien mise, accompagnée de deux chevaliers qui poussaient la galanterie jusqu'à porter leurs fusils au temps de l'arme au bras, pour donner de la consistance à l'escorte de leur protégée.

Quelle peut être cette personne de mon État ? demandais-je à l'un de ces chevaliers.

—Pékin: répondit ce guerrier farouche, qui ne me reconnut fichtre que trop! mais qui abusa de ma situation de monarque livré au mystère de l'incognito! c'est une voleuse; mais si l'on arrêtait tous ceux qui volent plus qu'elle, il faudrait que le bon roi de la marionnetterie levât une armée de quelques millions d'hommes. »

Je ne dissimule pas que j'en grattai ma verrue royale; en tournant précipitamment ma bosse à ce chevalier qui riait sous sa cape qu'il n'avait pas, car il portait un casque-marmite de cuir bouilli, je me demandai si ce guerrier n'avait pas quelque raison dans le fond de sa philosophie abrupte... Et je me rassurai aussitôt, en me rappelant que j'avais acheté un diplomate, et que tout cela était son affaire. C'était trop juste : chacun son métier, les marionnettes en sont mieux gardées!... Comme on voit, je ne manquais ni d'esprit,

ni de sagesse, et tout cela ne m'étonnait pas. Madame Gigogne, mon illustre mère, avait, à ce qu'il paraît, faibli dans une circonstance décisive contre

un diplomate français, qui lui assura qu'elle devait donner un héritier au trône de la marionnetterie. Le diplomate était un gaillard de pure race ; il fit tant et tant, que madame ma mère obéit aux spéciaux arguments d'une science que cet homme superbe pratiquait avec amour... Et voilà comme

quoi, sans vanité et sans blesser mon papa, qui était un monarque peu puissant, je puis me glorifier d'avoir du sang et de l'esprit français dans mes veines polichinelles et royales.

Avec ce sang curieux des badauds de Paris, je continuai le cours de ma promenade. Au détour d'une place, j'aperçus un groupe d'individus en proie à une conversation dont les gestes semblaient être la plus grande éloquence. Je compris, dans

ma sagesse pleine de tact, que le sujet de conversation de ces sujets là devait être la politique. Effectivement je ne me trompais pas, et j'entendis à peu près les paroles suivantes :

« Le gouvernement est sur un volcan, la république peut seule le sauver !

— Le gouvernement tombera ; il n'y a que les descendants de la race, aussi antique que déchue, qui puissent le sauver.

— Le gouvernement ne peut exister avec une liberté qui va jusqu'à la licence!

— Le gouvernement n'ira pas, s'il ne se fait pas phalanstérien...

— Il faut que le gouvernement soit unitaire.

— Vous êtes tous des imbéciles... le gouvernement doit être démocrate.

— Vous n'êtes qu'un révolutionnaire.

— Moi, j'entends qu'il faut trancher la tête à tous ceux qui nous embêtent!

— Moi, si j'étais gouvernement, je prendrais la caisse de l'État ; j'irais la manger dans un réduit fort tranquille.

— Moi, je mettrais le feu à ma capitale, comme Néron ; c'est un plaisir aussi splendide que royal... et que seulement, dans cette position, on peut se procurer sans crainte d'être arrêté. »

J'avais d'abord écouté avec curiosité. Mais

ma foi, la moutarde me monta au nez; je pris

mon pare-à-eau dans mes bras, je poussai un grand et terrible birribigbouigbisge de rage, et j'aplatis

tous mes bavards d'un coup d'assommoir, en m'écriant : Moi, je ferai ce que je voudrai, ça n'en

ira pas beaucoup plus mal, mais ça n'en ira pas beaucoup mieux.

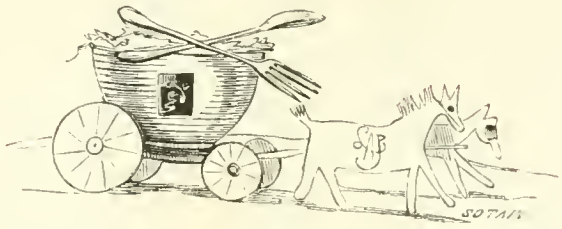
Le groupe se dispersa en criant au secours. Des sergents de Marionnetteville m'arrêtèrent et

me conduisirent au stradivarius du premier corps de garde voisin. Mais comme j'étais en veine et en costume d'observation, je n'étais pas fâché de profiter de cette occasion de me faire fourrer

au violon, attendu qu'il y avait cent à parier contre un, qu'étant monarque, et surtout étant sur mon trône, je n'aurais pas pu profiter d'une si belle occasion. Heureux de me sentir enfermé dans cette boîte, je me tournai et retournai pour voir si je ne voyais pas l'endroit que je voulais tant voir, bien qu'il y fît noir comme dans un four, et qu'il n'y eût pas de chandelle, même non allumée. En tâtant et tâtonnant, je sentis quelque chose qui me sembla être quelqu'un. J'appelai tout effaré : un soldat me répondit, par un petit guichet, que j'avais un camarade de chambrée. Effectivement ; mais le camarade s'était

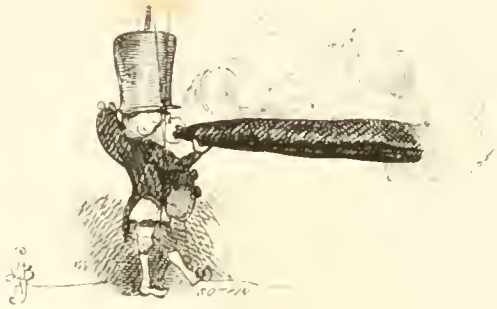
pendu à une des cordes du stradivarius. Je ne

voulais pas rester plus longtemps dans cet instrument avec un pendu. Je rappelai, et je montrai une carte de mouchard, que mon premier ministre m'avait donnée comme carte de sûreté pour protéger mon excursion, autant incognito que royale. Une fois dehors, je pris une vinaigrette à l'heure et me fis conduire au grand jar-



din de mon palais, que je prêtais au public pour se promener comme chez lui, ce qui faisait que je ne pouvais jamais m'y promener comme chez moi. Il y avait, comme toujours, un grand con-

cours de gens à la mode. Je mis mon chapeau de bourgeois sur le coin de l'oreille, je serrai mon pare-à-eau sous mon bras, et je fumai un *panatellas* que j'avais acquis à l'un des bureaux



de ma régie des tabacs... ce qui me donna l'occasion de me féliciter de ce petit impôt et d'en rêver aussitôt la création d'un nouveau, comme doit faire tout roi sage et économe.

Tout à coup je fus interrompu dans ma jouissance par un gardien, qui m'avertit de jeter mon cigare. Je répondis que les cheminées fumaient bien, que c'était injuste qu'on ne les en empêchât pas aussi. Le gardien fut tellement étonné

de cette réponse pleine de sagesse, qu'il m'invita à venir boire, à son corps de garde, d'un petit vin fort doucet, qu'il avait acheté au sommelier de la couronne. Bêtement je m'écriai... que j'étais volé! Le gardien me reconnut alors, cria Vive le Roi! et me demanda des nouvelles d'une

pétition qu'on ne m'avait pas fait parvenir plus que les autres. Comme j'étais pris au traquenard, je fis droit à la demande d'un ancien soldat, qui n'aurait jamais eu la récompense de ses services si le hasard ne m'avait poussé à fumer un cigare en contravention.

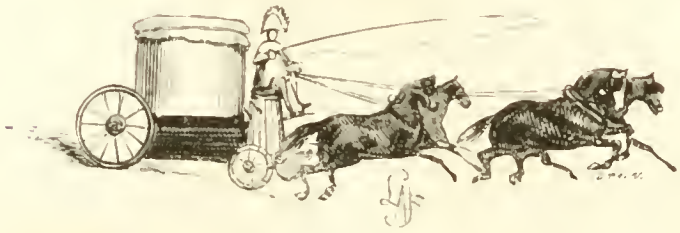
Je commençais à redouter mon incognito, quand, en quittant le jardin pour rejoindre l'entrée de mon palais, après avoir visité quelques rues borgnes qui l'environnent encore, je reçus sur la tête une chose qui nétait pas un pot de

fleurs, et qui, probablement à cause de cette circonstance, n'émanait pas une odeur de rose.

Je menaçai du commissaire de police : des rires frénétiques répondirent à ma fureur... Evidemment on se moquait de ma Majesté embernée, qu'on prenait pour un simple citoyen. Furieux, je reprenais le chemin de mon château, quand je fus rencontré par une patrouille de garde citoyenne, qui me proposa une partie de cartes...

à jouer au coin d'une rue sur une borne. Je grommelai mentalement après des citoyens qui faisaient si mal leur service, et je me promis de licencier cette troupe sans gêne, qui dans le fond du cœur ne demandait pas mieux, et qui pourtant ne m'aurait jamais pardonné de l'avoir fait.

A cet instant seulement, je commençai à jouir un peu de mon incognito. Il était deux heures du matin. L'air était frais, l'air était pur. Tout à coup je fus terrifié par un bruit de train d'artillerie. Une lumière que je voyais poindre au bout de la rue me sembla la mèche allumée du canon. Comment, me dis-je à mon propre moi-même, ma bonne ville de Marionnetteville se serait mise en révolution sans me prévenir! Et pendant que je m'indignais de ce manque d'usage révolutionnaire, l'atmosphère se désembauma à ce point, que je finis, à l'aide de la vue, par comprendre que les produits chimiques de la nature marchaient à grandes guides, comme ma Majesté elle-



même. Ce progrès me flatta... j'en ressentis un amour-propre, sinon d'auteur, au moins de col-

laborateur ; et je ne sais pas encore au juste quel est le plus forcené de ces deux amours-propres.

Après cette rencontre, je rentrais chez moi pour tout de bon, quand je fus accosté par une dame charmante, qui me supplia de l'accompa-

gner, tant elle avait peur d'être attaquée à une heure aussi indue. J'armai mon pare-à-eau, et je protégeai la peureuse avec une telle confiance, que je perdis la raison dans ses bras du fauteuil où elle s'était assise par inadvertance ; car

nous étions tous deux très fatigués. J'ai dit ses bras du fauteuil, car le fauteuil étant à madame, les bras du fauteuil devaient naturellement lui appartenir aussi...Ceci est pour les grammairiens, à qui je déclarerais volontiers la guerre, comme aux insectes nuisibles. Fier comme Polichinel (c'est le cas de le dire), j'allais me retirer : quand un monsieur en habit noir me décerna une rou-

lée de coups de canne, en m'appelant suborneur... J'avais beau lui répondre que j'avais su borner mes passions, la volée continuait de plus belle; et pour comble de malheur j'avais mis

mon parè-à-eau dans le tiroir de la commode, et la pauvre dame, qui était fort embarrassée, ne pouvait en retrouver la clef. Heureusement, sa générosité et sa présence d'esprit vinrent à mon secours... Elle me cria de donner ma bourse à cet homme méprisable... Donnez, donnez, disait-

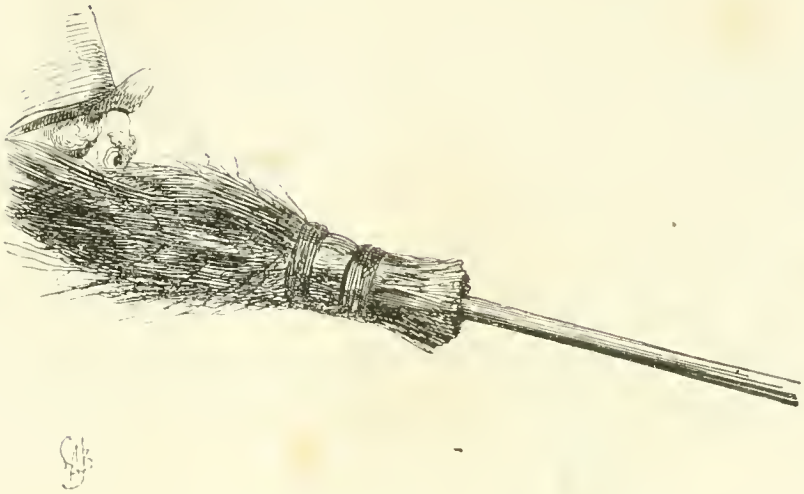
elle... avec un air de mépris plus que théâtral; il acceptera, le lâche... Je le connais, c'est mon époux... Ah! si vous compreniez les tortures que l'on subit à passer son existence la plus longue avec un homme que l'on méprise!... Je donnai ma bourse et plaignis la pauvre créature qui su-

bissait un pareil intrus. Je songeai même sérieusement à une belle petite loi de divorce. C'est aux circonstances de la vie que les législateurs devraient puiser leurs règlements... Mais ils continueront longtemps encore à les puiser dans des bibliothèques interminables d'innombrables bouquins qu'on appelle Code, et qui ne servent, se-

lon moi, qu'à donner des milliards d'interprétations et de conclusions se résumant par ces deux sens si clairs, si lucides, si évidents : Bien et mal. J'ai parlé de tout cela avec les marionnettes spéciales, et à les en croire, il paraît que le Code ne prévoit pas encore assez... Moi, je prévois qu'il est assez long pour qu'il ne soit pas besoin de l'allonger encore.

Toutes ces réflexions me préoccupaient l'esprit à l'instant où je venais de me débarrasser de ma pile modèle, quand une brave femme, en tour-

nant le coin d'une rue, me fourra son balai de bouleau dans l'œil... Birrrribuigbisghehuirrrrr-

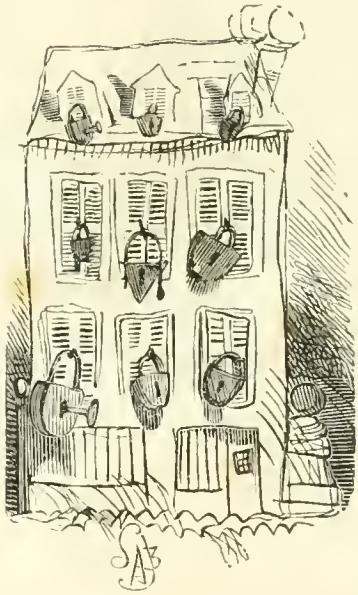


ribigbig! m'écriai-je, mon œil est crevé ou je ne m'y connais pas ! Je regardai alors mon œil avec mon autre œil, et je m'aperçus, pour la première fois de ma vie, depuis que j'étais roi, que cela ne se pouvait faire. Je me promis bien

de contraindre les chirurgiens, les savants et les médecins de me trouver le moyen de satisfaire commodément cette curiosité. J'étais roi, je ne devais douter de rien. Mais comme j'étais bon prince et que je n'avais plus d'argent, j'acceptai un petit verre que la dame m'offrit pour me dédommager de mon œil, qui n'avait point eu le désagrément qu'on pouvait attendre d'une semblable catastrophe. Cette dame amphitryone avait été employée dans ma cour, et par suite d'intrigues amoureuses, elle était devenue victime d'une société corrompue dont elle adorait les corruptions. Et d'amour déchu en amour déçu, elle était tombée... balayeuse !... Je la reconnus

seulement quand je fus chez le marchand de consolation. Mais comme je n'étais pas fat... je

cachai ma verrue en la grattant, afin de ne pas être plus reconnu que je ne voulais reconnaître. Et bien m'en prit : car les dames adoraient ma verrue ! Le lendemain, comme je ne voulais pas qu'une femme qui m'avait aimé restât dans la débine... je lui fis accorder, par mon préfet de police, ce qu'elle demanderait. Elle demanda la permission de fonder un couvent de demoiselles

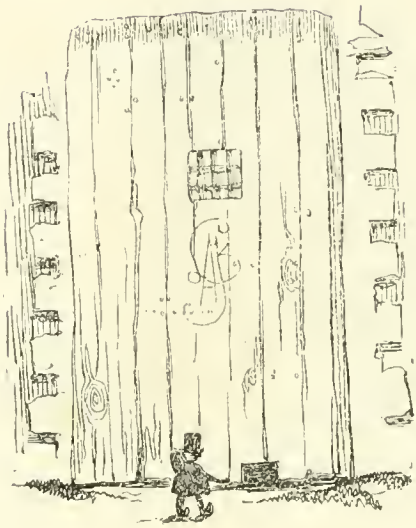


libres... Il paraît que plusieurs de mes représentants y firent pèlerinage, et furent fort édifiés de la bonne tenue des cellules et du naïf abandon des cloîtrées...

J'étais tout près de mon palais, je chantais tout joyeux en bon philosophe, quand une patrouille de garde-ville à cheval m'avertit qu'on

n'avait pas le droit d'être aussi hautement gai, passé minuit ; mais qu'avant, c'était complétement défendu. Je trouvai tout cela très bien, et

j'arrivai à l'un des guichets de mon palais, que



par parenthèse on continue de nommer guichet depuis quelques cent ans qu'il n'y en a plus. On me cria : Qui vive ? Le service était bien fait, je n'avais donc pas à me plaindre. Moi, répondis-je.

— Je le vois bien, mais ça n'est pas assez répondre, il faut dire citoyen.

— Je ne le suis pas.

— Tu es donc un gredin ?

— Je suis roi de la marionnetterie, et je rentre chez moi.

— Tu es fou.

— Appelez mon concierge !

— Il n'y en pas.

— Mon portier ?

— Il n'y en a plus.

— Mon suisse.

— Il est couché.

— Éveillez-le ?

— Éveillez-le vous-même.

— Laissez-moi passer, et je vous nommerai caporal.

La sentinelle faiblit, et le suisse fut réveillé. « Allez-vous coucher, me dit ce dernier sans bouger de son grand fauteuil à oreilles. — C'est ce que je demande, lui criai-je, fort embêté de rester à ma porte.

— C'est moi, moi, le roi des marionnettes... Ouvrez-moi, je vous nommerai commandant de mon palais.

— Il est fou; arrêtez-le, dit le suisse au soldat.

— Caporal! hors la garde! arrêtez ce gaillard-là! c'est un régicide! — Fameux, me dis-je à moi-

même, on va me mettre dedans, c'est ce que je demande. Effectivement, la garde qui veillait aux barrières du Louvre de mon palais n'en défendit plus l'entrée à son roi, car elle me reconnut et me présenta les armes. De douleur, la sentinelle se brûla la cervelle d'un coup de baïonnette dans l'abdomen, et le suisse s'asphyxia d'un coup d'attaque d'apoplexie.

Ainsi périrent deux ingrats qui avaient renié et méprisé leur monarque, parce qu'il avait pris le costume du peuple, que tous les rois devraient savoir porter, afin d'apprécier, par leurs propres yeux, les misères du peuple et des travailleurs.

Bien que je n'eusse pas eu à me féliciter beaucoup de mon déguisement, comme je ne manquais pas de persévérance, je me promis bien de le reprendre.

Quand je m'éveillai, je vis à mes côtés mon fidèle diplomate qui attendait le réveil de S. M. avec anxiété et avec un gros portefeuille sous le

bras. Il paraît que je ronflais de façon à faire supposer que je dormirais encore longtemps, si l'on n'avait pris le soin de m'éveiller. Aussi le diplomate, dans son habileté surmarionnette, avait fait exécuter à la garde nationale du château un air affreux, affreusement exécuté; car ma musique n'avait pas encore bénéficié du gymnase musical que j'avais fondé, mais qui n'était point encore en activité. Je me détirai, je bâillai, je

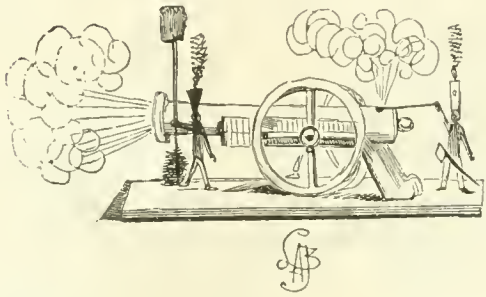
m'allongeai; et comme j'entendis cette musique insupportable, qui me plaisait néanmoins beau-

coup... Ah ! merci ! merci ! mon fidèle diplomate, dis-je avec onction ; mes braves soldats me jouent : la victoire est à nous.. La victoire est à nous, c'est charmant ! Je sonnai mon premier valet de chambre... et je lui enjoignis de m'apporter aussitôt

les grands cordons de l'ordre de la sincérité et de l'amour du bien.

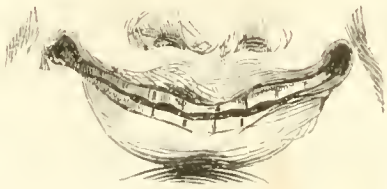
Le diplomate sourit... diaboliquement, j'en suis trop certain à présent. Offrez-le à mon fidèle qui a si ingénieusement éveillé son monarque par la musique belliqueuse de la victoire. Qu'on fasse tirer le canon.

Je ne souffrais aucun retard pour mes ordres. Aussi entendit-on immédiatement le tonnerre du bronze vainqueur qui proclamait la victoire. Alors,



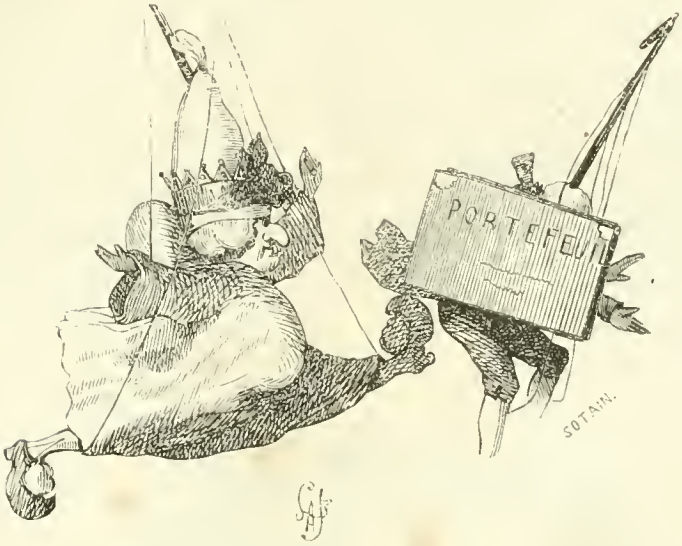
dans les transports et les ivresses de ma joie, je me jetai en chemise au cou de mon diplomate. Il prit son air le plus diplomatique, qui est le comble de l'ennuyeux, et il psalmodia : Sire, votre ardeur

de la guerre, en gonflant vos naseaux victorieux, vous a fait deviner, à l'aide de votre génie, une victoire qui vous est si accoutumée, que votre majesté se serait trompée, si elle en avait pensé autrement. Mais il est des circonstances, sire, où c'est montrer encore plus de courage que les Césars :... Ce que disant, il jouait fièrement avec les colifichets que ma grandeur venait de lui donner, et il avait bien de la peine à cacher une envie de rire déplacée, mais fatale; puis il reprit : Sire,



armez-vous, non plus de votre épée victorieuse, de votre armure de vainqueur, de votre panache de triomphateur, sire, c'est d'une bien plus belle arme qu'il faut vous armer... car il faut vous armer de courage : puisque tout est perdu, hors l'honneur de Votre Majesté. Je ne dissimulerai pas

que je fis un nez de carton... Je me grattai royalement le bout de ma verrue royale, et poussant un grand birrigbuisjebuisje de rage, comme mon diplomate se disposait à se retirer, il reçut, en me tournant les talons, un grand coup de pied dans son portefeuille !...

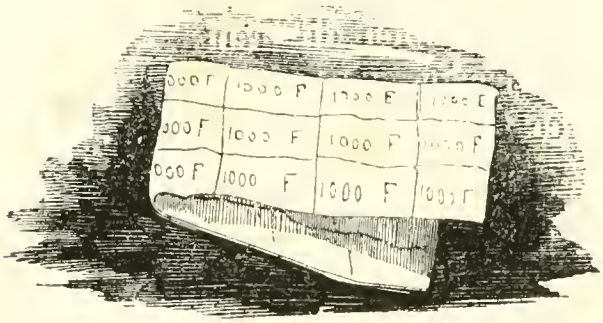


C'est ainsi qu'on appelle l'arrière-main des artichauts. Puis, je lui salivai ma colère au visage... Il était impossible de lire sur sa physionomie s'il avait reçu un crachat pour sa poitrine ou pour sa figure ! C'est le comble de la diplomatie que d'imiter les qualités des toiles cirées. Et mon

diplomate était, à cet endroit, d'une force inconnue dans nos annales de la diplomatie. Cependant le canon continuait de se goberger dans mon erreur... Ma conscience de Polichinel était à l'abri ; mais que fallait-il faire dans cette circonstance? Je fis appeler Pierrot... on ne me répondit qu'il était démis. « Comment ! on l'a renvoyé de sa préfecture? Un si fidèle ami ! m'écriai-je... — Hélas ! oui, » me répondit douloureusement un domestique, dont le cœur plébéien comprenait la perte douloureuse que je venais de faire en mon ami Pierrot. — Dites au canon de se taire, m'écriai-je

avec un accent de tonnerre. — Qu'ouïs-je! riposta

le domestique sensible en m'entendant... — Va, tu peux faire ton paquet, mon fidèle serviteur; l'ennemi va être bientôt aux portes de Marionnetteville!.. » C'était une scène déchirante que de nous voir tous les deux, l'œil sec, comme des marionnettes accablées qui pleurent à chaudes larmes... Tout à coup je me rappelai que ma bonne ville était fortifiée. Qu'on m'apporte Pierrot! m'écriai-je en délire... Je veux mon ami Pierrot... même au clair de la lune... qu'il ne craigne pas de m'éveiller, il sera toujours le bienvenu. Comme tout allait fort bien dans mon palais, on poussa un grand ressort, et Pierrot arriva. Ce



grand ressort, c'était l'argent. On dépensa 75,000

francs de police secrète, dans l'espace de quelques heures, pour attraper Pierrot. Et le peuple profita de cette dépense; car on arrêta pour sept à huit mille francs de voleurs. Et, à cette époque, les arrestations ne se faisaient plus que sur des soumissions cachetées. La concurrence avait incroyablement fait baisser les prix d'empoignement. On le concevra, quand on saura que c'étaient, pour la plupart du temps, des femmes qui soumissionnaient pour se désempétrer de leurs maris, ou des maris pour se désempétrer de leurs femmes. Des héritiers qui espéraient la mort civile de ceux dont ils découvraient les vilaines actions. Enfin c'était charmant, et jamais la police n'avait été mieux que cela. Mais le jour où l'on chercha Pierrot, c'était bien différent... Il s'agissait de rendre un service direct à Sa Majesté, et comme ce service fut rendu: en monarque reconnaissant, je fis pleuvoir un orage de décorations de spectacles, sur ma bonne ville de Marionnetteville. Comme ces récompenses furent données à une foule de gens qui ne le méritaient pas... le peuple qui se permet quelquefois de se mêler de ce qui ne le regarde pas, commença par chuchoter, puis pourdonner, puis murmurer, puis enfin

se mit à crier contre son bon roi, qu'il aimait beaucoup, mais beaucoup!...

Cependant Pierrot était arrivé devant ma Majesté : « Je suis f... flambé, lui dis-je à son entrée, si tu ne viens pas à mon secours. Ton diplomate est un scélérat qui m'a mis dedans. — Et moi

aussi, murmura Pierrot. — Tant mieux! ripostai-je... nous en aurons plus de plaisir à le chasser comme il le mérite. — Comment ferons-nous? me demanda Pierrot. — Comme j'ai déjà fait, lui répondis-je.

— Qu'avez-vous fait?

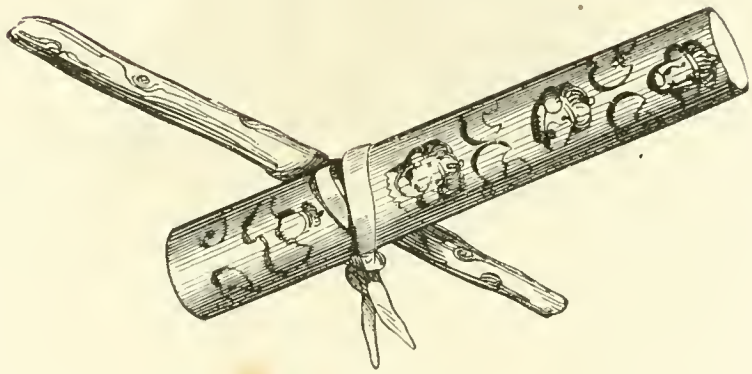
— Je lui ai fourré une bonne décoction de coups de pied au portefeuille.

— Ah! mon Dieu, hurla Pierrot, en fendant l'air; nous sommes perdus! »

Et Pierrot s'y connaissait! Il avait des capitaux à la Bourse de Marionnetteville, qui devaient rapporter beaucoup et encore, si mon gouvernement s'était maintenu seulement quinze jours après ma rupture avec le machiniste de mes affaires d'État. Aussi, en marionnette qui avait sagement étudié la marche des choses, Pierrot prouva à son monarque, par logique et par induction, qu'il fallait rappeler le diplomate. Cette décision étonna quelque peu ma naïveté majestueuse. Mais Pierrot conservait une physionomie imperturbable, et il assurait que cela ne pouvait se faire autrement. Nous inventâmes de nouveaux honneurs pour le diplomate, que je rappelai en grâce; et maintenant que je me souviens de mes

impressions du moment, j'aurais bien dû y obéir.

Il eût reçu sur l'échine, une belle volée de mon bâton, qui n'est pas de bois vert, mais qui tape bien tout de même.



Enfin le machiavélique théoricien arriva au pouvoir... Le lendemain, Pierrot fut mis en prison,

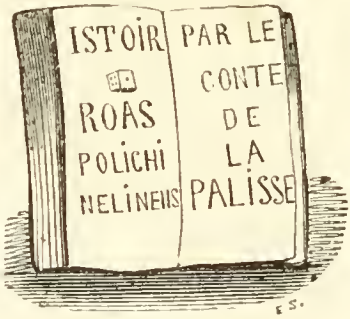
et moi j'étais sur la route de mes frontières, n'ayant d'autre garde que des gendarmes et un sauf-conduit signé de la main du diplomate.

Comme on voit, c'était un parfait honnête homme qui témoignait une grande reconnaissance à son monarque, car enfin il pouvait me faire guillotiner. Mais il est vrai de dire que les puissances alliées n'avaient pas osé aller jusqu'à ce moyen extrême, sur lequel le diplomate avait diplomatiquement sondé les cours. Ces bonnes puissances,

heureusement, redoutaient que ce bon chien de

boule-dogue de peuple ne fît quelque gueulée;

mais comme elles se trompaient! C'est un drôle d'animal que le peuple... On lui tue ceux qu'il aime; on lui tue sa liberté : il regarde, reste immobile, presque toujours ne comprend pas; et trois cents ans après, il fait une grosse révolution pour couper la tête à des gens qui sont, comme lui, victimes de trois cents ans de tolérance et de débordements. Je réfléchissais à tout cela dans ma chaise de poste-prison; car j'avais le cœur naturellement noble, et je n'oubliais jamais que tous les sentiments élevés se trouvent dans tous les cœurs qui les possèdent. C'était un principe de philosophie marionnettaire que j'avais appris et retenu avec amour des sages leçons du comte de La Palisse, dont j'avais reçu mon éducation royale.



On m'avait conduit dans une île déserte (non

plus en chaise de poste, on le conçoit aisément); on m'avait conduit dans une île déserte habitée

par des sauvages ; ainsi que dans tous les livres de voyageurs. Comme au bout de très peu de temps, j'avais reconnu que ces sauvages semblaient vivre entre eux en assez bonne intelligence ; il me vint l'admirable idée d'appliquer mes connais-

sances de gouvernement à cette race réprouvée de Dieu et de la nature. Race composée d'hommes magnifiques et forts, dont le moindre avait six pieds, et de femmes vigoureuses et fermes, dignes femelles de ces superbes mâles privés de tous les avantages d'une civilisation transcendante. Je me trouvais, il faut que je l'avoue, je me trouvais singulièrement placé au milieu d'un peuple qui avait la barbarie de jeter les bossus à la mer, aussitôt qu'ils venaient au monde. Mais je profitai en marionnette

habile de ma singularité et de l'effet inattendu que j'avais produit parmi messieurs et mesdames sauvages. Je fis tant et tant, déployai tant et tant

d'adresse, je fis rouler tant et tant mes bosses, que je fus nommé roi à l'unanimité. D'autant plus que (par un hasard singulier), le chef, le grand chef, le vieux des anciens de la vieille forêt non dévirginisée par la hache, était un jeune homme fort bien portant, qui mourut d'une colique, que dans mon ignorance de la médecine, je voulus bien taxer de colérique. Le fait est que

je ne connaissais plus d'obstacles depuis une certaine conversation de théories, pour gouverner, que j'avais eue avec mon affreux diplomate. Je

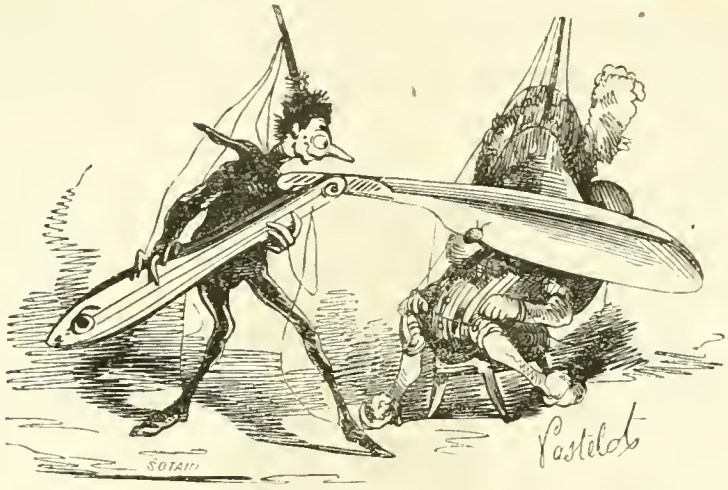
m'étais laissé aller légèrement, par circonstance, à faire l'essai d'un poison que je croyais bon, très bon. Pourtant comme j'étais sobre et que je savais me priver, je l'avais abandonné à mon grand sauvage, qui le trouvait si agréable au goût, que le gourmand m'en redemandait encore : mais il en avait assez!...

J'étais en plein trône. Je faisais déborder la civilisation avec tant de grandeur et de profusion, qu'un beau jour il y eut des gaillards de sauvages qui firent tant de progrès qu'ils étaient devenus diplomates. Ils mirent leur nouveau roi à

la porte. Je filai sans observation, et, cette fois, je fus parfaitement confirmé dans ma sage opi-

nion de me faire un des plus humbles et des plus ignorés citoyens de mon ex-patrie.

Ceci étant bien décidé ; afin de ne pas être reconnu dans mon pays que je voulais rejoindre : je me fis opérer de ma verrue par un sauvage anglais. Il me coupa un peu de nez avec un rasoir ; détail insignifiant pour le coupeur, qui



tourna au bénéfice de ma transfiguration ; car la chair repoussa assez ingénieusement pour ne plus laisser voir qu'un petit point blanc, indice d'une cicatrice.

Fort de ma nouvelle figure, je revins dans ma patrie de marionnettes ; ayant un tout petit pa-

quet et un extrêmement mince boursicault. La diplomatie que j'avais introduite parmi les sauvages s'était emparée de mes trésors les plus secrets.

Quand je me sentis dans ma patrie, où l'on respirait l'air de la liberté, je m'abandonnai à cette respiration délicieuse avec toute la voracité de mon caractère. Il y avait à peine quelques heures que j'avalais cet air libre, quand deux gendarmes vinrent me demander mes papiers. Je

n'en avais pas; aussi je répondis crânement sans

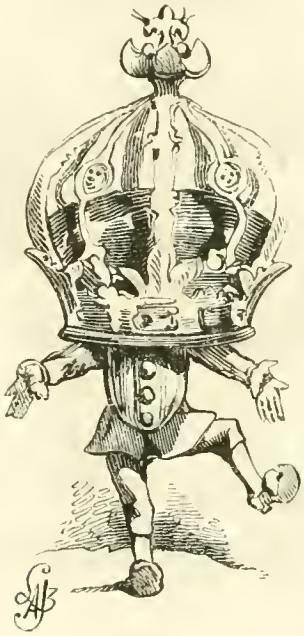
me déconcerter, que j'étais cosmopolite. Les gendarmes m'arrêtèrent, non satisfaits de cette réponse qu'ils ne comprenaient pas; mais à quoi leur eût servi de comprendre? Enfin je fus sous les verrous d'une prison de pays libre. Je ne rêvai dès lors qu'au moyen de m'arracher à l'emprisonnement. Mais j'étais menacé de retomber dans un nouvel empoignement, si je n'avais pas de papiers. Je consentis donc à accepter un faux passeport qu'un galérien intelligent (ils le sont

tous, et ce n'est souvent que pour cela qu'on les

met aux galères), qu'un galérien intelligent, je le répète, m'avait offert pour me montrer la puissance de son savoir-faire. Ce camarade de prison s'évada deux jours avant que je ne m'échappasse aussi. Depuis, je ne rencontrai qu'une seule fois mon bienfaiteur. Il était six heures du matin. On allait couper le cou à un homme très intelligent, qui avait appliqué son intelligence à décapiter (en amateur), un maître d'hôtel, dont il mangea la tête à la maître d'hôtel. Mon assassin, faussaire, avait lu les poésies de Lacenaire et avait reçu plusieurs récompenses des philanthropes de prisons. Messieurs si bons et si pleins d'égards pour un tas de canailles au détriment des honnêtes malheureux. Mais à chacun sa capacité; on ne peut pas tout faire en même temps : pendant qu'on dorlotte les gredins, il faut bien que les malheureux s'occupent à souffrir avant de mourir. Comme ces réflexions ne pouvaient m'empêcher d'être reconnaissant, je fis donner mon foulard au patient, afin qu'il en enveloppât sa tête pour s'éviter un rhume de cerveau, luxe tout-à-fait inutile à un presque décapité. Je m'arrachai à cette scène terrible, et en me félicitant d'avoir recouvré, par une

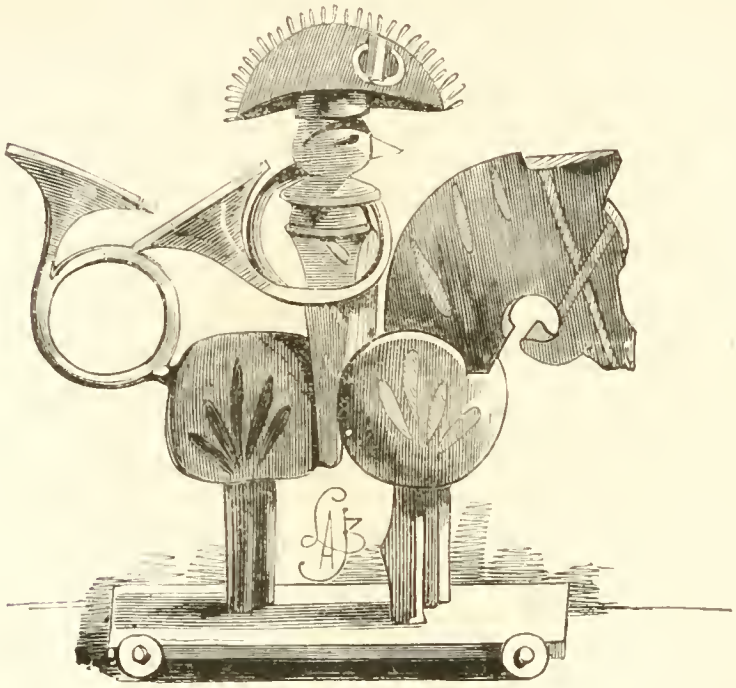
évasion digne de Latude, cette liberté chérie que les marionnettes comprennent chacune d'une façon différente. Ce qui ne les a pas empêchées d'en faire un principe unique qu'elles contournent chacune au bénéfice de son égoïsme.

Ce fut alors que j'interrogeai toutes mes sensations et manières de voir, pour savoir quel état j'allais embrasser dans l'autre état des marionnettes.



Roi, je l'avais été, et j'en avais par-dessus la

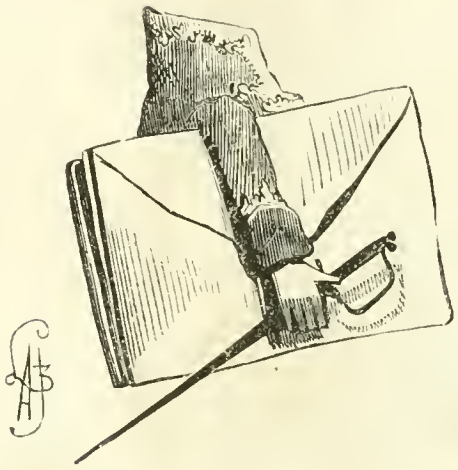
tête. En outre, j'avais reconnu que c'était le moins libre de tous les états car, le pauvre premier personnage de la nation n'a pas le droit d'accomplir le moindre acte de sa vie, sans qu'une population tout entière s'arroge, et justement, le droit de taxer ou juger ses moindres actes.



Prince du sang, me parut une position assez agréable ; mais j'en avais aussi usé autrefois, et

je me rappelais qu'on m'avait honni parce que je chassais, et méprisé parce que je ne chassais plus.

Ministre, me parut une position assez convenable pour y faire sa volonté; mais je remarquai judicieusement que, quand j'étais roi, j'avais fait

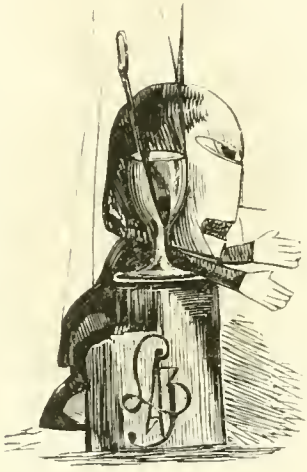


commettre à mes ministres des fautes dont ils étaient responsables : ceci ne m'encouragea pas.

La position de *papa* des marionnettes me sourit quelques instants; mais, comme j'avais l'es-

prit assez avancé, je ne pus m'empêcher de considérer que la *paternité* marionnette était trop arriérée dans ses conclusions.

Je songeai à la députation, mais je ne me trouvais pas assez bavard. En outre, je sentais en mon cœur une profonde horreur pour le mot politique, que je n'admettrai jamais que comme une science factice et dès lors inutile. Enfin, je haussai les épaules involontairement, en songeant aux factices représentations de représentants qui ne représen-



tent, pour la plupart du temps, que les comédies qu'ils improvisent. Et je ne me sentais non plus le courage de parler pendant trois heures de suite sur des questions qui pouvaient se résoudre en une

seconde, et cela uniquement pour montrer un talent d'embarlificottement qui rend tout incompréhensible, et que l'on finit par appeler pompeusement polémique...

J'aurais volontiers consenti à être président d'une cour royale; mais je n'avais pas assez de

sang-froid pour entendre des avocats se dire des choses dont ils n'auraient rien pensé, ni les uns, ni les autres.

Quant au rôle d'avocat, je n'aurais jamais pu me soumettre à gagner mes causes, non-seulement aux dépens de ma conscience, mais encore en m'appuyant sur une théorie mécanique, vieille comme les théories les plus laides, et qui finit

pourtant par triompher du droit naturel, par ce droit ridicule qu'on appelle légal... Ce que, je l'avoue en preuve de repentir, je n'avais remarqué pendant mon règne sur la Marionnetterie.

Le notariat me parut dépossédé de toutes ses prérogatives d'honneur proverbial.

Avoué, sentait trop la chicane et le tripoteur.

Clerc de ces messieurs, il fallait faire toute

la besogne, eux ayant l'honneur et le profit.
Soldat, la paix régnante ne m'offrait plus

d'occasion d'avancer par mon courage.

COMMERÇANT

Les échéances m'effrayaient.

RENTIERS

Me paraissait une position ennuyeuse et fainéante.

OUVRIER

Je n'en avais ni le courage moral, ni le courage physique.

ARTISTE

Je ne m'en sentais pas tous les dons de nature. Prêtre, je ne voulais pas faire au bon Dieu la

malhonnêteté de feindre son adoration pour gazer mes appétits charnels.

DOMESTIQUE

Rien que l'idée soulevait mon ex-cœur de roi.

J'étais fort embarrassé, comme on voit, de choisir un état quand j'entrai dans un estaminet pour me rafraîchir. C'était le soir, et un soir d'été. Les chaleurs de l'atmosphère, du gaz, des pipes, des cigares et des personnes combinées, me suffoquèrent jusqu'à la toux, et ne m'engagèrent aucunement à me faire l'esclave, le chien de garde d'une telle fournaise, sous prétexte, après avoir passé des nuits, ruiné mon tempérament, enchaîné ma liberté, d'en arriver à faire faillite, parce que quelques filous se seraient gobergés à mes frais. Mais ces idées sérieuses m'abandonnèrent bientôt. La bière était assez fraîche, ma pipe bonne, mon tabac d'un bon degré de sécheresse; il brûlait bien, ma pipe ne jutait

pas; le divan était bon, les élastiques n'en pin-

çaient pas de la guitarre tout seuls en vous poignardant l'assiette. Il y avait du vent, un courant d'air me caressait la face ; j'étais assez heureux : autant heureux même qu'une marionnette bien pensante peut l'être dans une ville telle que Marionnetteville, privée d'air, privée d'arbres, privé de champs, privée des prairies, privée de ces ruisseaux que chantent si souvent les poètes ; mais, en revanche, regorgeant de ces autres ruisseaux qui prennent leur source dans chaque eau sale de ménage, et vont se perdre dans des gueules d'égoûts béants qui sentent fort mauvais de la bouche.

Je faisais des ronds avec ma fumée, et me livrais à un doux dolce farniente... A côté de moi était une table ainsi composée :

Un Pierrot, un Figaro, un Crispin, un Arlequin,

un Cassandre, un Léandre, une Colombine qui causaient avec volubilité. La Colombine fumait comme un Espagnol, ce qui m'étonna beaucoup. On parlait politique, littérature, beaux-arts, théâtre, et je fus heureux d'entendre, par moi-même, qu'on regrettait beaucoup mon règne. Le Pierrot, principalement, déplorait la perte de ma Majesté, ce qui m'engagea à le regarder plus attentivement, et j'eus bien de la peine à me maîtriser, quand je reconnus mon ancien ami. Mais je ne voulais pas qu'on pût soupçonner que l'ancien roi existât encore.

La conversation continua. On se plaignit beaucoup de la misère générale, et je fus bien vite à même de comprendre que, dans mon ex et opulente capitale, il y avait bien des milliers d'individus qui ne jouissaient pas d'une meilleure position que celle que je n'avais pas alors; et que bien des gens aussi honnêtes que moi étaient menacés de mort avant d'avoir conquis par leur travail une modeste tranquillité.

En réfléchissant, et nécessairement devenant un peu distrait, j'envoyai une grande bouffée de tabac dans le nez de la Colombine. Je m'empressai de faire des excuses que le beau Léandre en-

tendit en faisant la moue; et Cassandre, au contraire, s'acharna à prouver que j'avais tort de me confondre en politesse pour si peu de chose. D'où je dus comprendre que la jeune Colombine se consolait avec raison, de la possession d'un vieux laid; mais avec tort, par un contre-poison en chair et en os qui constituait ce qu'on appelle un homme à femme. C'est-à-dire un cauchemar ennuyeux de parfumerie et de fatuité. Ces ré-

flexions me replongèrent dans le domaine des idées sérieuses, et j'oubliai le plaisir indiscret

d'écouter mes voisins, pour ne plus songer qu'à ma situation précaire.

Le Figaro, mon voisin de coude à coude, s'adressa ainsi à moi : « Depuis que je regarde votre figure royale, que je meure, si vous n'êtes pas le roi. — Silence, lui répondis-je, plus bas encore qu'il ne m'avait parlé, ne me perdez pas ; je vis tranquille, je n'ai plus de diplomate à redouter ; par pitié, puisque vous me reconnaissez, ne me reconnaissez pas... » Figaro riposta tout bas : « Sire, vous avez raison, dans vos douleurs, dans vos chagrins, dans vos haines pour ce diplomate qui a fait le malheur de votre nation. Mais, croyez-moi le nouveau roi va de travers ; essayez d'être roi par le peuple, et vous verrez comme ça ira. « Je répondis à mon barbier, car c'était à cause de son ancien service qu'il avait si bien reconnu ma figure : « J'ai connu un brave homme de roi qui a échangé sa couronne contre un simple bonnet qui lui fit perdre la tête. J'aime mieux rester ce que je suis. Et puis vous, au fait, homme du peuple et homme d'esprit, pourquoi ne faites-vous pas une révolution, n'installez-vous pas une république ? — Oh! Votre Majesté se fourre dedans ; nous ne sommes pas mûrs pour

cela. La république, c'est bon pour un petit État... » Comme Figaro s'était animé; un Jeannot, qui était arrivé pendant notre colloque, se permit de placer son mot. « Il n'y a que deux façons de

gouverner, c'est d'être honnête et de ne pas être tout-à-fait bête. Si je n'étais pas si bête, je gouvernerais volontiers, car je suis sûr de mon honneur. » Le barbier comprit alors qu'il y avait bien

des Jeannots dont le bon sens pouvait valoir mieux que l'esprit de beaucoup de Figaros. La réflexion de ce Jeannot me frappa par sa nouveauté; je me proposai même, si jamais on me remettait de force sur le trône, d'essayer cette façon de gouverner, à laquelle mon éducation et mon entourage m'avaient empêché de songer.

Sur ces entrefaites, il se présenta un nouveau venu qui salua toute la société dont il était connu.

J'appris bientôt que c'était un des plus célèbres auteurs de son époque. J'avais même vu de ses pièces qui m'auraient fait quelque plaisir, si elles n'avaient été pillées dans des œuvres non-seulement connues, mais contemporaines. Ce personnage s'adressa ainsi à Figaro :

« Et les affaires, ça va-t-il mieux ?
— Non...

— Ni les unes ni les autres, ni aux uns ni aux autres ?

— Non.

— Mais faites donc comme moi, depuis le temps que je vous le dis : faites-vous spéculateurs. »

Figaro, qui avait toujours la manie d'écrire, s'indignait rien qu'en entendant les premières paroles du grand exploitateur de la prose dramatique. Mais cette indignation, quoique visible, n'intimida aucunement le cynisme du grand accapareur : il en avait vu bien d'autres !... Aussi il continua avec l'aplomb de tous les parvenus.

« C'est bien fait, tu as repoussé ma collaboration...

— J'aurais consenti à être protégé.

— Rien pour rien dans ce monde, mon cher...

— Comment abandonner une œuvre que j'ai pensée tout seul, que j'ai exécutée tout seul. Je ne vois pas qu'il soit honorable d'en donner à un autre; sifflets, bénéfice ou honneur. Et pourquoi ? pour voir un flibustier de ton espèce qui ne fera d'autre travail que de faire copier mon manuscrit, à nos frais !..

— Et de faire jouer la pièce.

— Oui, mais en y ayant tué tout naturel, toute

individualité, toute nouveauté, toute jeunesse d'un premier écrit.

— Vous êtes tous les mêmes, auteurs vaniteux.

— N'est-ce non plus de la vanité que de mettre son mérite à la place de tous les autres?

— Mais c'est nous qui gagnons l'argent.

— Vous le volez.

— Figaro!

— Oui... car c'est voler le public que de livrer à ses impressions des œuvres sans conviction.

— Le public mérite bien qu'on lui joue ce drôle de tour-là, puisqu'il le paie.

— Pourquoi caresser lâchement les erreurs de son esprit?

— Il n'en a pas.

— Il faut lui apprendre à en avoir.

— Sottise! comme si c'était possible!

— C'est plus que possible, ça été. Molière a commencé l'œuvre que Beaumarchais a continuée énergiquement. Pourquoi nos jours ne peuvent-ils espérer des auteurs convaincus?

— Autre temps, autres mœurs. Le véritable esprit marche avec son époque.

— L'esprit est donné aux hommes pour les arracher à l'erreur.

— Si comme moi tu avais l'expérience du public, tu verrais que le public n'aime pas les bonnes choses.

— Mieux vaudrait dire que le naufragé qui mange du cadavre, ne préférerait pas une tranche de gigot.

— Ceci ne peut être vrai que pour les nourritures matérielles.

— Tous les sens humains ont des appetits délicats qui ne se satisfont pas plus, avec leurs nourritures routinières, que le naufragé avec le cadavre.

— Tu n'entends rien à la situation : et pour preuve, quand un jeune auteur m'apporte un manuscrit, j'en retire tout ce qu'il y a de nouveau, je coupe les traits d'esprit, les foucades de cœur; je remplace le tout par des banalités, et c'est ainsi que j'obtiens les succès qui grossissent ma fortune. Donc c'est moi qui ai l'esprit, puisque les autres ne réussissent pas.

— L'intérêt, la sottise et l'égoïsme les empêchent d'arriver.

— Vous êtes un naïf, mon cher Figaro.

— Et vous un pourri, mon cher exploitateur.

Je me hasardai à confirmer, par la mienne, l'opinion de Figaro. Le requin littéraire haussa les épaules avec un air d'indifférence méprisante, se fit servir une bouteille de champagne frappé,

et se vengea de notre opinion en satisfaisant vaniteusement son gourmand égoïsme. Et il semblait dire à chaque gorgée qu'il ingurgitait : Je

suis l'homme supérieur, puisque je vis mieux que ces misérables, qui ont à peine de quoi se permettre un peu de tabac et un verre de bière. C'est par de tels axiomes que l'on résume trop souvent la supériorité.

Un nouveau personnage se presenta : Figaro

m'avertit que c'était un boursier. Je priai Figaro de m'expliquer cette qualité nouvelle pour mon oreille.

» C'est encore un spéculateur. Il a, pour rien, des actions qu'il vend des sommes folles. Ceux-là qui achètent perdront dans tous les cas, car ils ont donné, par leur argent, une valeur réelle à des valeurs fictives. Mais, sous tout cela, il y a un

gros bonnet qui s'est arrangé de façon à accaparer l'or des *gogos* maladroits, en attendant qu'il les suce jusqu'à la dernière goutte, dans une nouvelle spéculation, dont il ne voudra pas vendre d'actions pendant deux ou trois mois, pour faire croire qu'elles sont toutes placées. Que d'esprit

il faut pour inventer de si sublimes malices ! Mais dans chacune de ces affaires, il y a un génie qui lui donne la vie, qu'il soit créateur intelligent, ou inventeur matériel. Par un hasard qui dure depuis la création du monde; les génies meurent de faim et les banquiers crèvent de nourriture. Mais ils

sont bien longtemps à crever ! »

Figaro allait continuer, quand il en fut empêché par l'arrivée d'une nouvelle physionomie. Toute la société salua avec considération et empressement. Le requin littéraire fit plus d'avances encore à ce

nouvel arrivé qu'à tous les autres. C'est qu'il avait besoin de la plume du dernier venu, car celui-ci, c'était un journaliste.

Figaro haussa les épaules en voyant leurs

salamèques. Il savait qu'ils se déchiraient à belles dents..... Néanmoins ils employaient

leurs plumes, chacun selon sa spécialité, à publier

Qu'ils avaient pour eux seuls l'esprit du monde entier !

Tous ces personnages réunis formaient un ensemble plus qu'intéressant pour mon rôle d'observateur, d'autant plus que Pierrot et Figaro rivalisèrent d'esprit et de justesse. Ils excitèrent ma verve d'écrivain. Aussi, en rentrant chez moi, je commençai à jeter sur le papier les réflexions qui m'avaient été suggérées par tout ce que j'avais vu ou entendu. Voici à peu près ces réflexions... autant que ma mémoire ait pu me permettre de me les rappeler... car le manuscrit en fut brûlé dans un vaste incendie, qui m'enleva une paire de bas de coton, un mouchoir, deux lettres autographes de mon aïeul, que je portais toujours sur moi, et que, par un hasard fatal, j'avais posées ce jour-là sur ma table de nuit... Ce malheur m'était arrivé... par suite d'une étincelle, échappée à des allumettes nouvelles qui m'amusaient beaucoup, car chacune d'elles semblait, dans son explosion, un joli petit feu d'artifice...

PENSÉES DE L'EX-ROI POLICHINEL DEVENU PHILOSOPHE.

AVOCAT

Marionnette gesticulante qui casse tous les fils qui l'agitent, mais qui baise toutes les mains qui le font danser.

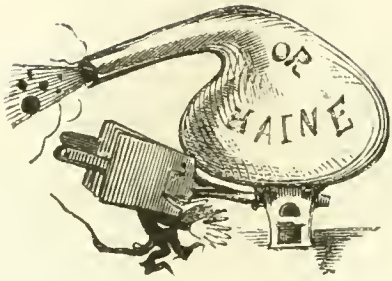
SERGENT DE MARIONNETTEVILLE

Marionnette propre, quand elle n'est pas salle; polie, quand elle n'est pas malhonnête; arrêtant la circulation en même temps que les délinquants.

GARDE CIVIQUE

Ayant horreur de la tenue militaire, horreur des nuits passées, horreur des revues, horreur des banquets, horreur de la liberté que son service donne nuitamment à sa femme; dont la devise est l'ordre public, et qui pourtant jetterait feu et flamme si on voulait le licencier.

DIPLOMATE



Race maudite de Dieu, qui n'attend plus que la malédiction des hommes !

JOURNALISTE

Marionnette qui danse à toutes mains et à tous fils... or, soie, chanvre, tout lui convient, mains de femmes ou mains calleuses. Des anatomistes du cœur, ont cru jusqu'alors qu'il avait plusieurs consciences... c'est une erreur... il n'en a pas !... du tout !...

DIRECTEUR DE THÉATRE

Auteur mort qui se venge des refus quil a subis par les refus qu'il fait subir. Feu comédien qui martyrise, parce qu'il n'a plus de talent, les acteurs qui peuvent en avoir ; sultan de coulisses ou spéculateur éhonté.

SOLDATS MUNICIPAUX

Réussite d'organisation, qui ne suffit pas encore à faire voir aux peuples et aux rois que les plus malheureux parmi les humains pourraient jouir d'une pareille abondance.

CHIFFONNIER

Que les plus indifférents appellent philosophe, tant ils comprennent que son malheur est lourd à supporter. !

SOLDAT D'INCENDIE

Modèle du plus parfait soldat, et le seul qui n'ait pas un bâton de maréchal dans sa giberne. !

PIANISTES

Lapinière à mécaniques en chair et en os, composant un effectif de trente mille individus qui mécanisent le même air, pendant le même nombre d'heures, pour l'offrir au même public, qui sera de même trente mille fois content, et qui continuera d'envoyer ses filles ne pas se conserver au Conservatoire.

INSTRUCTEURS MILITAIRES.

Télégraphes vivants dont les ressorts d'acier feraient des militaires plus remarquables qu'ennuyeux, s'ils n'étaient qu'embêtants.

ÉDITEUR

Ignorant encenseur de succès, qui ne trouve de valeur aux œuvres d'esprit qu'au moment de leur décadence.

CURÉ DE CAMPAGNE

Martyr de misères, honnête et saint; il est rarement canonisé, mais bien plus rarement on le fait archevêque.

109

TEMPLE RELIGIEUX

!!!!!!!!!!!!

Vase architectural où la bonté divine tolère tous les ridicules de la mode, où l'on tarit toute l'eau des troncs, où l'eau des bénitiers est rarement tarie !

MÉDECINS

Chercheurs d'inconnus, qui trouvent, tous, le positif; ignorants-savants qui savent tout, excepté la médecine.

CHAMBRE DES VIEUX PAPAS.

Cens

—

Cinq cents Francs!

Sens

—

Zéro.

Récompense lucrative de tous ceux qui ont assez de fortune pour gratter les ruisseaux de l'ambition. Encore une mission que Dieu a créée sainte, et que l'égoïsme a dépossédée.

BOURSE

Four à faillite et à déshonneur : où l'on trouve des fourneaux tout bouillants de suicides. Seul endroit du monde où celui qui vole le plus est, sans conteste, le plus vénéré, le plus honorifié parmi les peuples et les rois.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Faux lettré sans imagination, qui se moque de tous ceux qui produisent parce qu'il ne peut rien produire.

CRITIQUE DE THÉATRES

Marionnette chargée d'arranger une façon de penser en harmonie avec les politesses qu'elle reçoit. Elle pousse la conscience jusqu'à envoyer un commis juger en son lieu et place. Le public, pourtant, commence à comprendre que cette fabrique de jugements manque complétement de la marchandise qu'elle est censément débiter.

Marionnette sourde d'organisation ou d'oreille !

CRITIQUE DE PEINTURES,

Myope qui ne voit pa plus loin que son nez, mais qui juge plus loin que tout le monde. Les vrais peintres rient beaucoup de ces critiques. De tout temps les gros chiens ont laissé aboyer les petits.

LE SOLDAT

Marionnette brave et brave marionnette. Laboureur de chair humaine qui arrose les champs de bataille avec son sang. Un des plus rudes travail-

leurs de la marionnetterie, passant dix ans de sa vie à apprendre un état qui le met dans l'impossibilité de pouvoir en jamais faire un autre. En revanche, quand il est vieux et infirme, tous ceux pour qui il a travaillé le laissent devenir

mendiant. Les poètes diraient Bélisaire... C'est une belle chose que la poésie.

TÉNOR

Usine à *sol* ou *do* de poitrine, de la force de 20 à 25,000 fr. par an !..

BALAYEURS

Mourant condamnés à expier leur misère dans les miasmes putrides. C'est pendant les heures de joie et de plaisirs qu'ils accomplissent leurs mortels travaux. Pour subir ces douleurs, ils ne gagnent ni de quoi manger, ni de quoi se couvrir... mais aussi ils sauvent la grande ville de pestes incessantes !

PROFESSEUR

Le professeur de n'importe quoi n'est considéré

qu'en proportion de l'ennui ou de la répulsion qu'il inspire à ses élèves. Le professeur aimé de

la jeunesse est réprouvé de droit par les marionnettes sérieuses. Et l'on s'étonne que les marionnettes fassent si peu de progrès : après avoir tué à plaisir dès leur enfance toutes les occasions d'exalter les sentiments superbes.

LE PION

Le plus méprisé dans la famille des chiourmes.

Le plus souvent pourtant, ce n'est qu'un malheureux cloué au pilori de la misère.

TAILLEUR

Marionnette qui fait payer aux bonnes pratiques les escroqueries des mauvaises.

MAITRE D'ARMES

Un des plus grands progrès de la civilisation.

Autrefois ce n'était qu'un sacripant qui tuait légalement; aujourd'hui c'est un honnête homme qui se fait professeur d'assassinat !

DÉVOTS ET BIGOTS

Lire un nommé Molière... Ils n'ont pas changé depuis cette époque.

INVENTEURS

On dit que de nos jours les martyrs ne sont plus possibles... Hélas ! Et les inventeurs ?

SPÉCULATEURS

Marionnettes aimables qui pileraient volontiers

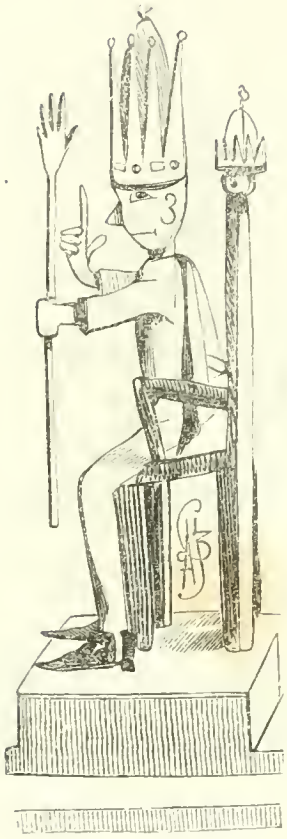
le public dans un mortier si elles savaient en extraire de l'argent. Espoir, elles en viendront bientôt là... Elles s'étudient en attendant à tuer

le monde en tombereaux de chemins de fer, et autres machines à explosion du même métal.

LORETTE

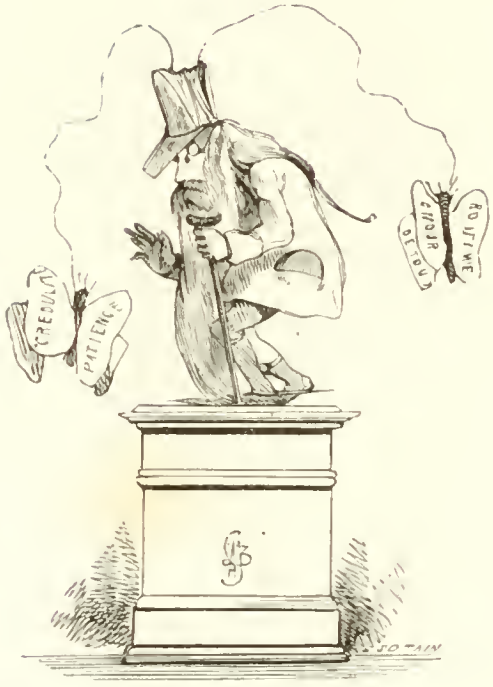
Animal batracien, syrène qui tient du lion et du rat de coulisse.

LES ROIS



Race de marionnettes dont la majorité serait bien embarrassée d'être autre chose !

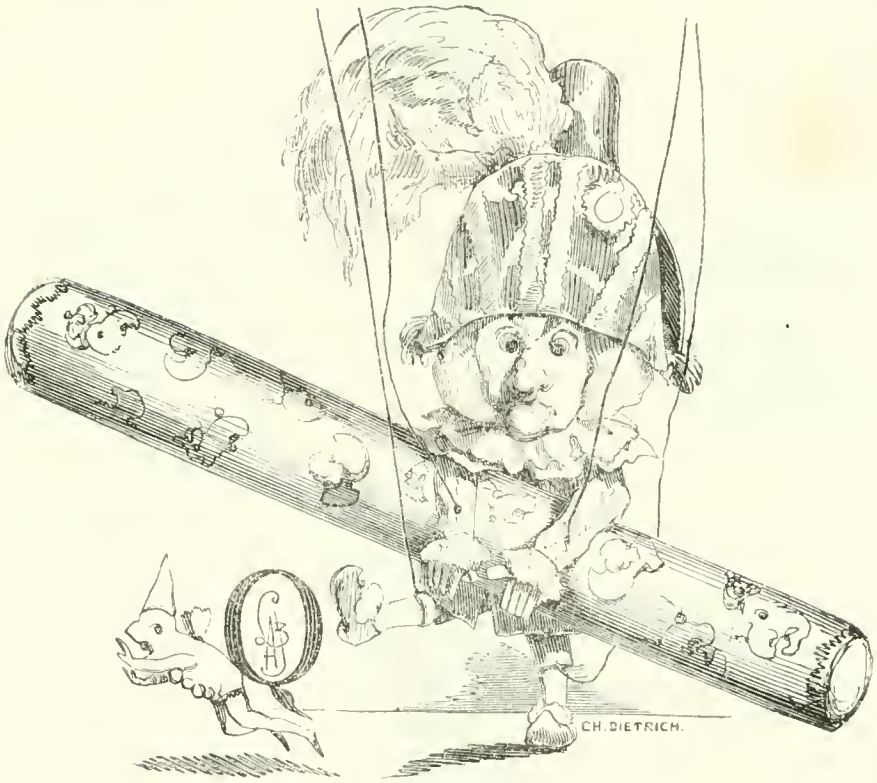
PUBLIC



Idole qu'il est bientôt temps de renverser pour ne plus laisser d'empire qu'à la raison.

POLICHINEL.

Coups de bâton de Polichinel.



Quand n'arrêtera-t-on plus un malheureux qui vole un pain ?

Quand on arrêtera les misérables qui volent des milliards.

Il n'y a pas que la vertu qui ait ses couvents.

Tant qu'il y aura des misères, les meneurs d'État mériteront le titre de fainéants.

Dans le pays des vignes, le vin paie des entrées, plus chères que sa valeur ; et il n'y a d'impôts, ni sur le luxe, ni sur l'intempérance.

Les malheureux paient tout plus cher, mais ils ont tout plus mauvais ! Voilà la logique des chefs de nation. Une telle barbarie suffoquerait un sauvage... Les civilisés la subissent ou en profitent !

Les honnêtes pauvres sont condamnés aux états qui tuent. Les scélérats sont soignés et environnés d'égards par la civilisation. Qu'on dise encore qu'il n'y a plus de barbares !

L'agonisant qui boit, scrupuleusement, un peu de vin pour prolonger sa vie utile à sa famille, est autant imposé que l'ivrogne qui fait soulever le cœur.

Le bœuf paie entrée, les viandes de luxe en sont libres.

L'ivrogne a droit de promener ses hideurs au

grand jour.

La sage-femme n'est pas une femme sage et

réciproquement.

Un son de trompe est plus dangereux qu'un soulard ?.. et la preuve : c'est qu'on empêche de sonner du corps de chasse dans Marionnetteville, mais on empêche pas de s'y souler. Lequel de ces deux règlements serait plus arbitraire ?

Il y a un jury de peinture qui mériterait de jolis petits coups de cravache, s'il n'était pas si ganache. Ah ! diable ceci n'est plus du coup de bâton... Je retire donc ma motion qui est hors de ma spécialité !

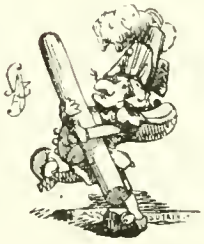
L'Académie continue de ne trouver marionnette, que *le marionnette* qu'on ne parle plus depuis cent ans. Les quarante se mettent en quatre pour maintenir le droit de la routine.

On sait par expérience que les grands prix de n'importe quoi sont des brevets de nullité! Malgré tout, on continue de les distribuer de la même sotte et sempiternelle façon.

L'individu retardataire est blâmable... mais le gouvernant arriéré est coupable !..

On a transformé des églises mortes en salle de spectacles. Blasphême ! On joue la comédie dans les églises vivantes... Où est la différence ?

Il y a telle cantatrice qui va se faire entendre aux messes sacrées pour obtenir un engagement de théâtre !



On a vu refuser, à des comédiens morts, l'entrée au temple, qui leur était splendidement payé de leur vivant. Quand même il y aurait vice... Le vice est-il moins corrompant en pleine santé qu'après décès !

Je m'arrête, car je m'aperçois que je ne dis plus la vérité en riant.. Qu'on me pardonne, le malheur conduit tous les rieurs aux larmes. Oh ! si j'avais pu penser à tout cela quand j'étais sur le trône. Mais on m'y avait appris des théories si fausses ! Je vais reprendre mon histoire.

Il faut que je commence d'abord par avouer à ma gloire que je ne songeai jamais à remonter sur le trône, que je supportai tous les déboires de la vie d'une marionnette laborieuse en marionnette antique. Tous mes ouvrages furent arrêtés par la censure individuelle ou par la censure gouvernementale ; et soit dit en passant : car il faut rendre à César ce qui lui appartient. J'eus bien plus à me plaindre de la censure particulière. Pourtant tous ceux qui refusaient de publier mes réflexions honnêtes étaient tous des prêtres de la liberté de la presse. Mais est-ce chez ces messieurs qu'on rencontre le plus de charité.

Quelques lignes suffiront pour donner une idée de mes tribulations nouvelles.

Un jour que j'avais passé une belle nuit à abandonner ma plume au gré de mes pensées, je me trouvai si pénétré de la droiture et de la sincérité de mon travail, que je le portai sortant du four

pour l'exposer à en faire un véritable, comme on dit trivialement. Malgré mon expérience, je ne m'étais pas encore attendu à ce que j'entendis. Mon œuvre avait une bien haute prétention qu'on pardonne toujours peu... celle de dire la vérité. Et cela en tout bien tout honneur, sans la moindre personnalité. J'allai tout droit à une feuille dite de l'opposition, et après avoir salué en polichinel du monde que j'étais...

Monsieur je viens vous offrir un petit travail honnête et consciencieux.

Ces riens ne sont pas nécessaires, vous le savez comme moi, répondit l'interpellé ?

Birrribuigb'sghebirrrrbroug... fis-je malgré moi.

Ne vous emportez pas, répartit l'autre... Vous avez trop d'esprit pour ignorer que l'œuvre est tout-à-fait indépendante de l'individu.

Birrribuigbisgbuig... me récriai-je...

Enfin, Monsieur, veuillez me communiquer votre œuvre, reprit la conscience facile.

Voici, Monsieur.

(Il parcourut des yeux le manuscrit). Ah, ah... vous frappez d'assez bons coups de bâton, Mon-

sieur Polichinel. Mais c'est un enfantillage de nous proposer à nous de pareilles choses.

A qui donc alors ?

Comment voulez-vous que nous publions un écrit où vous ne flattez ni nos opinions, ni nos représentants.

J'attaque les abus d'un pouvoir que vous blâmez !.. D'ailleurs, ne pouvez-vous mettre en une petite note, fort loyale, que vous ne partagez pas toutes les opinions de cet écrit, mais que sa vérité, sa sincérité, son honneur vous en ont imposé l'insertion...

Mon cher Monsieur Polichinel, vous n'entendez rien aux affaires... Rapportez-vous en à moi qui suis un homme de sens.

Et moi je n'en ai donc pas : me récriai-je en m'indignant.

Vous en avez trop Monsieur Polichinel, et c'est pour cela que vous n'en avez pas. Le personnage rit beaucoup de son spirituel paradoxe. Quant à moi je sentis les bras me tomber si fort, que j'eus peur que les fils ne s'en cassassent... mais courageux et impassible comme un homme de fer, puisque j'étais en bois, je m'élançai chez un furioso journalisto, qui tappait ordinairement si

dur et si fort, qu'il m'avait souvent effrayé moi-même. Je saluai, et en arrivant...

Monsieur, voici une œuvre consciencieuse...

De vous ?

Oui, Monsieur.

Qui êtes-vous ?

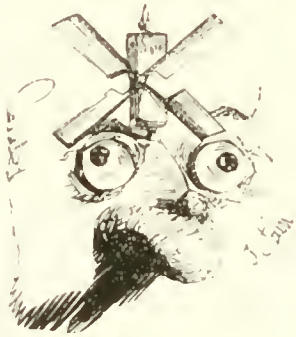
Polichinel.

Ah ! je vous connais de réputation, reprit la marionnette qui ne me connaissait pas du tout... et elle ajouta, voyons votre ouvrage... Et après avoir lu...

Ah ! mon cher Monsieur Polichinel, que vous tombez mal. Je suis en marché avec le pouvoir, je me vends... Mon Dieu oui... Je ne vous le cache

pas... C'est un commerce comme un autre, et je volerai encore moins mes pratiques que tous les

autres débitants du globe... J'en suis fâché pour vous, car votre marchandise m'aurait assez convenue il y a une huitaine de jours, quoiqu'un peu doucette... Mais on l'eût âcrement poivrée... Quant à aujourd'hui... avec la meilleure volonté du monde, c'est impossible. Je suis trop galant homme pour ne pas remplir les engagements de mon marché; on me donne ce que je veux, je n'ai donc plus besoin d'attaquer personne.



Je roulai mes yeux de verre dans leurs orbites de bois, en leur faisant faire un tapage digne des moulins à effaroucher les moineaux... et je me sauvai de la bonhomie terrible de cette marionnette. Je réfléchis en route que je pouvais subir les mêmes entraves de la part des protecteurs de la liberté de la presse. Je me décidai alors à pren-

dre dans mes cartons deux ou trois comédies dont un vaudeville. Puis, j'allai chez un directeur de spectacle.

Monsieur, voici une pièce de moi, je suis honnête homme, je sais ma langue aussi bien que les auteurs que vous représentez tous les jours... Vous concevez, je l'espère, qu'il n'y a pas d'amour-propre à se constater un mérite dont l'équation elle-même est la plus grande preuve de modestie. Veuillez donc m'accorder lecture, puisque telle est votre dévouée et courageuse mission.

Monsieur, je lis moi-même...

Mais, Monsieur, une pièce est faite pour être dite, comment priver l'auteur d'indiquer ses intentions de diction. D'ailleurs, Monsieur, vous me lirez en vous interrompant, en sautant des phrases, des feuillets, en jouant avec votre chien, ou en obéissant aux caprices de votre enfant qui voudra peut-être faire des cocotes avec mon manuscrit, et l'âme d'un père est si sensible..! Et pardon, car je vais trop loin même : vous ne le lirez pas dutout.

Rassurez-vous, monsieur Polichinel, vous aurez réponse dans huit jours.

Je fus forcé, comme on le conçoit, d'avaler ce nouveau déboire... Cinq mois après, comme je

ne recevais pas de réponse, je fus contraint d'en provoquer une. On ne répondit pas.

J'attendis, je récrivis, je rattendis... c'était en vain... mon manuscrit était perdu. Je n'en avais pas de double, et bien pis encore... j'ai une mémoire si détestable que je ne me rappelle rien de ce que j'ai fait.

On ne le croira pas..? On se moqua de moi, parce que j'ai assez d'honneur, pour avoir donné une larme à la perte d'une œuvre qui avait, pour sûr, le mérite de la conscience. La perte de mon manuscrit et ma douleur sincère firent les frais de mauvaises plaisanteries du directeur et de ses amis. Hélas ! ils avaient bien raison... car ils n'ont pas tant pleuré que moi, quand ils ont perdu leur honneur !..

Néanmoins, étant de fer contre ces événements comme un homme de bois que j'étais, j'allai présenter une autre œuvre au grand théâtre des marionnettes.

Là c'était bien différent. Il y avait un comité !.. On dormait en se le rappelant, on dormait avant d'y venir, on y dormait en arrivant, et on fit semblant de s'éveiller quand j'entrai dans l'enceinte sacrée. On ne songea pas même à m'offrir une

chaise, et à la deuxième scène je fus forcé de fourrer mon manuscrit entre ma bosse et ma veste. Comme je fis du bruit en me retirant, tout le comité s'éveilla en sursaut dissimulé : mais comme tout jury a mission sacrée de décision, les boules noires tombèrent comme la grêle. Alors j'entendis le chargé du compliment de condoléance... Il me dit : Vous devez être courageux puisque vous embrassez une carrière difficile... Rapportez-nous quelque chose, car vous savez qu'ici on est jamais reçu la première fois.

Je restai pétrifié jusqu'à l'état de statue du plus lourd de tous les marbres, et je me demandai en vain comment on pouvait être reçu une seconde fois sans l'avoir été une première. Mais comme j'étais un véritable roc de bois, j'allai trouver un camarade d'enfance, qui ignorait chose invraisemblable, que j'eusse été roi de Marionnetterie. Après lui avoir donné la main.

Mon ami, nous avons été jeunes ensemble, voici que je t'apporte une petite pièce. Tu es gérant de ce théâtre, tu y fais la pluie, le beau temps, fais-moi jouer cela. Foi de Polichinel, c'est amusant et je m'y connais, on ne peut le nier.

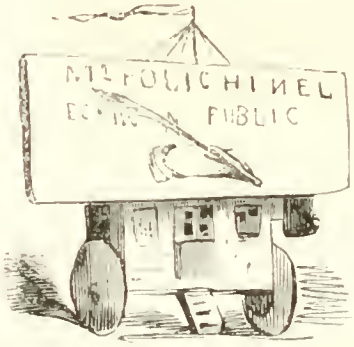
C'est vrai ; et je suis bien aise que tu soies

venu t'adresser à moi... Voyons la chose... (puis sans regarder), c'est trop long (ayant feuilleté), les couplets sont faits, ça ne se fait pas d'avance ; ça ne fait rien... Il te faut un collaborateur.

Mais si la pièce est assez convenable pour s'en passer...

Mon ami, avec un tel amour-propre, il vaut mieux reprendre ton manuscrit, pour éviter de nous fâcher... Comme je ne connais pas la pièce, tu ne pourras m'accuser de partialité.

Pour le coup..., je crus m'être donné une tappe monstre de mon propre bâton sur ma propre tête. Mon parapluie en pleura une averse qu'il venait de recevoir. Néanmoins, comme je mourais de faim et que je tenais à la vie, j'essayai d'un autre état. Je me fis écrivain public... Mais c'était un état



passé de mode. On aimait plus, en entrant dans

une échoppe d'écrivain, afficher publiquement son ignorance.

Cet état ne m'ayant pas réussi, j'entrai dans une maison de commerce... La maison fit faillitte. Je fus sur le pavé.

Alors, je tins les livres pour cinq ou six petits commerçants, pierrots charmants, qui me payaient une toute petite somme très modeste pour me

faire vivre sans être tiraillé par de cruels besoins.

On me proposa une place de caissier dans une vaste

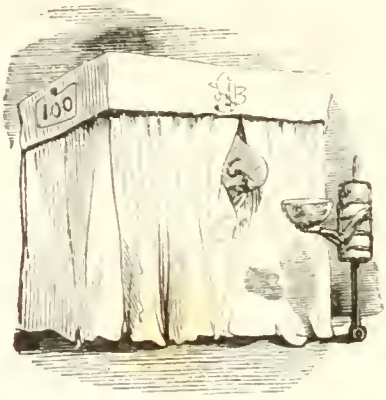
administration. L'administration croula, par suite d'une spéculation de mon ancien diplomate, qui ruina en deux coups de télégraphe une trentaine de mille marionnettes. Je refus sur le pavé. Mais j'étais toujours de bois contre les revers de la fortune. Comme il me restait un billet de mille francs d'une somme qu'heureusement on m'avait avancée pour me donner les moyens de représenter convenablement dans la place qu'on m'avait donnée, j'achetai un cheval et un cabriolet. Je me fis cocher de régie... Pendant trois jours mon

esprit m'attira des pratiques et des pourboires... J'entrevoyais déjà la certitude de monter un bel

établissement, et d'être utile aux marionnettes que j'emploierais ou que je servirais. Mon cœur était plein d'espoir, mon esprit se glorifiait de ma courageuse résolution d'avoir rempli un état que mon éducation aurait pu repousser... lorsque tout-à-coup mon cheval, mon cabriolet, moi et la pratique, nous sommes éparpillés sur le pavé.

C'était la calèche d'un millionnaire qui avait fait cette belle équipée. Heureusement, il faut que je le dise, il n'y eut que mon cheval de tué, et comme le millionnaire était bien en cour, je reçus une semonce de la police .. On mit mon cabriolet en fourrière... Je payais le transport du véhicule, et on ajouta que je devais m'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché.

Malgré cela, je restai toujours de bois... Mais je n'en fus pas moins sur le pavé. Je m'engageai. Au premier coup de feu je reçus un biscaïen qui me mit hors de service. On me trouva trop jeune pour les invalides, pas assez vieux pour les vétérans. Alors je me fis commissionnaire. Une société s'était formée. Les commissionnaires libres étaient en guerre avec les commissionnaires enrégimentés. J'avais décidément du malheur; je reçus une pile qui me flanqua à l'hopital pour quinze jours. En sortant de cet asyle, quoique



bien faible, j'étais résolu même à me faire domestique, et j'avais à peine pris cette résolution,

que je rencontrai Arlequin avec un petit paquet sous le bras. La fortune me souriait enfin, puisqu'elle me faisait rencontrer le plus couru des domestiques juste au moment où je venais de prendre la courageuse résolution d'oublier tout, pour me mettre au service des autres... Mais il est vrai de dire que je commençais à comprendre qu'il était au moins aussi humiliant d'être le domestique des circonstances m'accablant d'une misère honteuse, que de servir un riche qui, donnant la santé par le bien-être, donne en même temps la salubrité générale mère de toute parfaite philosophie.

Comme Arlequin était auprès de moi. Ah! mon cher, que je suis aise de te rencontrer;

Et moi aussi.

Embrassons-nous.

Ça va sangodémi! allons-nous rafraîchir.

Quand nous fûmes au cabaret, les confidences se dilatèrent avec les vapeurs du vin. Arlequin alors apprit à Polichinel qu'on venait de le mettre à la porte, par la fenêtre... et que tous les maîtres étaient des ingrats.

Aux vertus que l'on exige d'un domestique, quel maître serait digne d'être valet... — dit

Figaro qui venait d'entrer après nous avoir regardés quelque temps à travers les barreaux du bouchon où nous étions attablés. Un verre fut apporté. Figaro trinqua avec nous. Mais les marionnettes ont aussi le quart d'heure de Rabelais. Hélas, Figaro et Arlequin étaient purs d'argent comme l'enfant qui vient de naître. Je payai avec ma dernière pièce de monnaie. On se quitta joyeux avec l'espoir de se rencontrer plus heureux, mais non plus contents... Lorsque je fus seul, comme je passais devant la morgue, je ne pus m'empêcher de songer qu'il y avait des malheureux qui faisaient ce qu'il fallait pour qu'on exposât leurs cadavres. Fort heureusement, je me rappelai à cet instant que j'étais de bois, que je flotterais comme un bouchon, et qu'on pourrait me raccomoder avec une cheville et un coup de marteau, si je choisissais un suicide perforant.

Après avoir marché toute la journée à l'aventure, crevant de faim, et ne m'étant rafraîchi qu'au fleuve qui traversait mon ex-capitale, j'avisai pour passer la nuit, à l'abri de la pluie, s'il pleuvait, le dessous d'un grand banc de pierre. La fatigue ayant triomphé de mes chagrins, je m'endormis. Je fus éveillé par une pluie douce et

tiède qui me caressait le visage, et je fus fort étonné alors de voir se découper sur la lune la forme de mon arrosoir. C'était un chien sans

usage du monde, qui avait pris mon visage pour une Vespasienne. Je grondai. Le chien se sauva en riant. Qu'on ne se rebiffe pas contre cette invraisemblance, qui n'en est pas une : car ce chien n'était autre que Satan déguisé en Guignon. C'est

depuis ce temps qu'on dit, proverbialement, avoir un guignon de chien !

J'étais tellement accablé que je me rendormis. Mais je fus bientôt réveillé, non plus par un chien, mais par une patrouille grise (s'entend que la patrouille n'avait pourtant point bu). Le malheur s'était attaché à moi. On me demanda mes papiers. Soit que je les eusse perdus, soit qu'on me les eût volés, le fait est que je n'en avais pas. Je fus donc arrêté, puis après condamné comme vagabond.

Mon nom fut inscrit à la police. Mon nom de peuple... car heureusement pour moi la reconnaissance de mes anciens serviteurs ne leur fit point reconnaître leur ancien Roi, sans quoi les affaires de l'État allaient si mal en ce moment, que je suis bien certain qu'on ne m'eût pas mis en prison, mais en Palais-Royal. Je n'avais que trop compris que l'honneur du château était une prison comme une autre, puisqu'on appartient à une masse de marionnettes qui demandent à voir leur Roi, pour s'assurer qu'on ne le leur a pas volé. Et je savais bien que ce n'était pas pour les beaux yeux du monarque qu'on désire tant à le voir. Et l'on s'étonne que les Rois soient

quelquefois méchants! Enfin un pauvre Roi de circonstance est tout bonnement une enclume couronnée qui reçoit les coups de marteaux des mauvaises humeurs ennemies, des peuples et des dynasties.

Voici la position du Monarque qui régnait en marionnettes quand je fus condamné comme vagabond.

En coupant court à toutes mes réflexions, je me trouvai de nouveau sur le pavé de Marionnetteville. Je marchais à l'aventure quand je rencontrai mon ami Pierrot qui s'était absenté quelque temps de la grande ville, pour aller visiter la famille de sa femme : car Pierrot était marié. J'avais même été témoin de son mariage. Sa femme était jeune et charmante... bonne comme les femmes le sont rarement, mais comme elles le sont quand elles sont bonnes. Le génie est rare, on ne s'en étonne pas, pourquoi la véritable bonté ne serait-elle pas une qualité aussi peu commune. Est-ce que c'est un bien moins précieux ?

Pierrette, justement parce que s'était une brave femme, ne fut pas longtemps à deviner que j'étais malheureux, et comme elle connaissait le bon cœur

de son ami Pierrot, elle m'offrit cordialement table et logis. L'offre était si bien faite qu'on ne pouvait la refuser. C'est la science des bons cœurs que de savoir faire oublier qu'ils obligent... leur délicatesse comprend que l'obligation entraîne l'humiliation. Je ressentis alors le premier bonheur de ma vie, tant de cordialité m'avait pénétré jusqu'à l'extase ; et je vouai mon cœur tout entier à la bonne Pierrette. Tout alla bien pendant quelques jours. Mais Pierrot qui était bon, sans avoir la résolution très forte... ne résista pas aux mauvaises langues, qui ne manquent jamais de venir empoisonner le vrai bonheur dont elles sont tant jalouses, parce qu'elles s'en comprennent indignes. Pierrot ne doutait ni de moi, ni de sa Pierrette. Néanmoins il m'exposa sa situation sachant bien que moi-même je n'avais pas la volonté énergique de lutter contre la calomnie. Pierrette était furieuse contre la société pourrie, qui lui arrachait l'occasion de soulager l'infortune d'une honnête mariomette. Pierrot répondait tout abattu : que la société imposait des nécessités cruelles, et Pierrette, dans la raison du cœur qui est toujours la meilleure, trouvait que les convenances seraient bien plus satisfaites (en se moquant d'une

société qui se moque pas mal de vous); qu'en livrant une honnête Marionnette comme moi au suicide ou aux horreurs de la misère. Je baisai respectueusement la main de Pierrette et pris congé de mes amis, sans vouloir accepter de

service d'argent. Car qui peut partager sa table et son logement avec un infortuné, ne peut pas, pour cela, lui rendre le même service en valeur.

Je fus donc encore une fois de plus isolé et en proie à une panne plus parfaite que les précédentes. J'essayai de me faire peintre en bâtiments. On prétendit que je ne pouvais savoir même coucher une teinte à l'huile. On sait quels sont les butors qui exécutent ce travail, on peut alors se faire une idée de sa difficulté. J'entrai comme brosseur chez un décroteur luxueux. Quand j'eus

bien avalé de la poussière, bien mangé du cirage avec mon pain ; car on ne me laissait pas même le temps de me laver les mains, on me remercia.

Il paraît que je ne connaissais pas la partie, que je passais trop de temps à cirer une paire de bottes, et que le patron enfin n'avait pas le moyen de payer mon *apprentissage*! Le fait est, que je les cirais trop bien (bord de semelle et talon) : et que je n'abandonnais pas mon décrotage avant que l'interstice qui sépare la semelle de l'empeigne, ne fût tout-à-fait débarrassé des fanges qui s'y logent avec préférence. J'avisai une place de garçon de bureau dans une petite assurance borgne : une assurance contre les puces.

Le chef, et le seul employé du bureau reconnut que j'étais lettré même assez spirituel ; j'en espérais si non de l'avancement, puisque ce n'était pas possible, au moins de l'augmentation. Tout au contraire je fus chassé! parce qu'on préférait s'adresser à moi, qui m'exprimais compréhensiblement, qu'à mon supérieur, qui, je puis le dire maintenant, était bête comme un âne, qui est un des animaux les plus spirituels parmi les animaux ; mais enfin ça se dit!

Mais comme j'étais toujours de bois contre le malheur, j'inventai une pendule en papier qui allait comme sur des roulettes. On prétendit qu'elle ne pouvait aller parce qu'elle était en

papier... J'objectai que les pendules en carton allaient très bien et depuis fort longtemps. On me répondit que le papier ne pouvait pas aller... Et je demande qu'on me dise la différence qu'il y a entre du carton ou du papier collé à plusieurs feuilles pour arriver à une épaisseur.

Je me décidai enfin, après avoir gratté douloureusement mon ex-verrue royale; je me décidai..... moi qui avais conduit des marionnettes... moi qui avais été le berger de mes semblables... je me décidai à garder les cochons...

Je me proposai même, si je redevenais jamais riche, d'en faire faire un tableau par mon ami Jacques, qui les pince bigrement bien!... (les cochons et les tableaux). Eh bien... ces cochons-là... ils eurent la maladresse de mourir d'une épidémie au bout de deux jours que je les gouvernais. Demandez-moi si j'eus besoin de demander mon compte, et combien je reçus de pierres qui étaient lancées furieuses contre un sorcier... Pendant quelque temps aussi, je jurai une haine acharnée au porc frais, je ne mangeai même plus de fromage d'Italie... ce modeste hachis de débris,

qui est assez bon prince pour admettre dans sa formation toutes les épluchures de la charcuterie. J'avais les cochons en horreur... Ils m'apparaissaient la nuit comme des fantômes de suif, et

me brisaient le timpan par leurs grognements rauques. Enfin j'en étais arrivé à ne plus aimer même le petit salé!... Mais toutes ces justes horreurs ne me donnaient pas de moyen d'existence. Voyant que les métiers connus ne me réussissaient guère, je tentai des métiers inconnus.

Mais je n'avais pas de capitaux. Il fallait donc que je trouvasse moyen de me créer une maison de commerce, sans le sou... La chose est impossible. Mais du moment qu'une chose n'est qu'impossible, chacun sait que le grand Napoléon a prouvé qu'elle se pouvait. J'arrêtai mon choix sur le restaurant du Hasard de la Fourchette. Le chaland plonge sa fourchette dans une chaudière dont le bouillon est complétement frappé de cécité. Chaque tireur donne deux sous par coup. Tant pis pour lui s'il attrappe la savate : car on ne manque jamais de placer le

morceau pour rire dans la marmite, et c'est celui-là qui rapporte le plus; quoique les autres ne fussent pas chers, comme on va le voir. Car,

n'ayant pas de capitaux, j'avais commencé ma spéculation dans une grande terrine que j'avais trouvée d'occasion sur un tas d'ordures. Elle avait une assez large blessure que je bouchai de mon mieux avec du plâtre, qui me fut donné généreusement par un maçon, sur la fourniture de son entrepreneur. Les denrées furent acquises par le procédé analogue à celui de la marmite. C'est-à-dire que je luttais toute la matinée avec les chiens et les philosophes... qui anatomisent les tas d'ordures. Des pauvres m'apportaient de vieilles croûtes de pain, en échange de cette cuisine infernale, que j'espérais améliorer avec une meilleure fortune. Enfin mon établissement prospérait... j'avais le petit mot pour rire... et la misère se léchait les babouines d'une cuisine révoltante qui dégoûtait les animaux..... lorsque la concurrence vint tuer mon honnête et philantropique spéculation. Une marionnette qui avait envie de se faire décorer à bon compte, se mit à distribuer pour rien des potages fort inférieurs, à la supériorité desquels ma cuisine ne put pourtant résister... J'étais encore une fois culbuté!

Mais comme j'étais toujours de bois contre

les infortunes, je louai, dans le faubourg le plus misérable de Mariionmetteville, une grande chambre pour fonder un hôtel garni. Je pris soin de parsemer cette salle vide de meubles, de puces et de punaises, afin de lui donner l'aspect le plus vraisemblable possible d'une chambre à coucher. Chaque pratique donnait un sou pour dormir, en s'appuyant le haut du corps sur des cordes qui étaient tendues en travers de mon hôtel garni. Mais comme nécessairement je logeais des mariionmettes sans aveu... la police fit fermer mon établissement, et je m'estimai encore fort heureux de ne point avoir été compromis dans les arrestations opérées en mon hôtel. Ce ne fut donc pour moi qu'une nouvelle occasion de me montrer de bois contre tant de fatalité.

Il fallut ruminer un nouvel état... Je m'inventai celui de ramasseur de bouts de cigares. Mon industrie se présenta assez bien. En même temps que je ramassais ma marchandise, je ramassai un vieux couteau et du vieux papier, et avec l'adresse de la nécessité; je fis de ravissantes cigarettes que je vendis secrètement pour des cigarettes de contrebande. La police

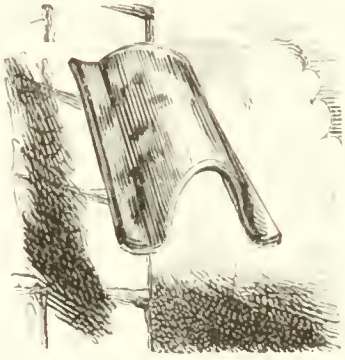
vint encore couper court à ma nouvelle spéculation.

Tout de bois que je fusse, je commençais à être fort découragé, quand je rencontrai un de mes anciens nouveaux amis; c'est-à-dire une connaissance que j'avais faite depuis que je n'étais plus une marionnette politique. Il m'aborda avec un air de prospérité qui lui était perpétuel. Ce n'était point étonnant. Ce gros réjoui était venu

au monde avec trente bonnes mille livres de rente, avec une santé de fer, des goûts nuls et des plaisirs faciles. Il était insouciant de l'avenir

comme du présent, et ne se rappelait jamais qu'il avait eu un passé. Il m'invita à déjeûner. Je mourais littéralement de faim. Mais malheureusement, l'orgueil ou la dignité ne permettent d'accepter de telles invitations, qu'alors qu'on n'en a pas besoin. Mon gros réjoui d'ami souriait à chaque parole qu'il disait; moi, sottement, je prenais son bel épanouissement pour de la sympathie, au moins pour de la bienveillance. En niais, ou en mariionnette confiante, je mis mon cœur à nu. J'exposai mes douleurs. Le gros réjoui m'assomma de cette sorte : Mon cher, tu veux entreprendre trop de choses, c'est pour cela que tu ne réussis à rien... Qu'avait-il fait, lui, à qui tout réussissait!..

A peine avait-il achevé sa phrase qu'une



tuile tomba entre nous deux. Je la reçus en

pleine poitrine. On m'entoura, on me porta à l'hospice le plus voisin. Mon gros réjoui paya le fiacre d'avance, et se retira enchanté que ce fût moi qui eût été blessé!.. Hélas! il avait pourtant plus que moi le moyen d'être blessé!..

Je ne devais pas trop me plaindre, car ma bosse avait empêché que la blessure ne prît un caractère trop dangereux. Quand je revins à moi, elle était entourée de bandelettes comme une momie égyptienne. Comme je me sentais excessivement à mon aise, et sans douleur, malgré ma blessure, j'eus la curiosité de juger par mes propres yeux. Ma bosse était fendue comme naturellement; il me sembla que je pouvais l'ouvrir comme une boîte. Ne pouvant pas résister à la tentation curieuse... j'ouvris ma bosse, non-seulement sans douleur, mais cela me fit plaisir. J'y trouvai un parchemin d'une nature inconnue; et je lus :

Polichinel, tu n'as pas maudit Dieu pendant le cours de tes misères. Tu as été sage : car ton cœur a compris que tu n'as souffert que des malheurs inventés par les marionnettes. Je suis ton génie protecteur... Je te fais grâce des malheurs de la nature. Tu ne supporteras ni

maladies, ni naufrages, ni feu du ciel. Relève-toi... Retourne à ton Palais : tes sujets sont en larmes. Ils ont tranché la tête de leur roi; ils

ne savent plus où donner de la leur...

J'obéis, et je devins un si bon roi; que dans mes États : on ne sait plus ce que c'est qu'un malheureux, un mendiant, un ouvrier sans ouvrage, un talent sans récompense, un génie sans secours. Les mariionnettes n'ont plus qu'à supporter, saintement, les calamités divines, infernales ou surnaturelles, peu importe : puisque ces trois mots réunis sont aussi vides de sens que chacun d'eux à lui tout seul.

Car...

Une calamité ne peut être divine, puisqu'elle est anti-clémente ou méchante; infernale, c'est plus que fabuleux; surnaturelle, c'est un non-sens; car rien ne peut être plus naturel que ce qui existe!..

POST-FACE.

DÉSIR

Fasse le ciel que tous nos monarques aient comme moi le bonheur d'avoir vécu dans l'intimité, et dans les États de Polichinel; alors tous les peuples comprendraient que de tels rois sont dignes d'être adorés!..

Tournez S. V. P.

SURPOST-FACE.

Tournez S. V. P.

TOURNEZ ENCORE UNE FOIS

S'IL VOUS PLAIT?

RÉFLEXIONS

Il paraît que le dauphin se conduisit fort mal avec son papa : car le roi n'en parla jamais!

Tournez S. V. P.

FIN FINALE!

A la santé de tout le monde!

Retournez S. V. P.

Sentinelle perdue !

IMPRIMERIE DE E. MARC-AUREL,

Rue Richer, 12.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC
268
L6

Lorentz, A. J.
Polichinel